





JULES DU LYS



Fleurs d'Emeraude



SE VEND AU PROFIT DES
MISSIONS DU CAMEROUN

BORDEAUX
IMPRIMERIE CADORET

17, Rue Poquelin-Molière, 17

1927



JULES DU LYS



Fleurs d'Emeraude



SE VEND AU PROFIT DES
MISSIONS DU CAMEROUN

BORDEAUX
IMPRIMERIE CADORET

17, Rue Poquelin-Molière, 17

—
1927

AVEC L'AUTORISATION DES SUPÉRIEURS



Une fête à Basse-Terre en l'honneur
de la « Petite Thérèse »

DÉDICACE



A l'Exquise Petite FLEUR de Lisieux, patronne des missionnaires, je dédie respectueusement ces pauvres fleurs, écloses, pour la plupart, au pays des éternels printemps.

Ces modestes poésies, nées sous son regard, parfois avec son aide et sous son inspiration, ne sont point destinées au grand public.

Par Elle, dont les mains aux senteurs de roses parfument tout ce qu'elles touchent, je les offre à toutes les âmes connues pendant mes vingt ans d'apostolat colonial.

Je les offre aux populations chrétiennes de ces deux îles enchanteresses qui ont nom la Perle des Antilles (1) et l'Île d'Émeraude (2), — ainsi qu'à leurs Pasteurs dont je fus l'indigne auxiliaire et l'heureux commensal.

Je les offre à toutes les âmes avec qui mon ministère m'a mis en contact intime et quotidien; — aux âmes affligées dont je partageais la souffrance; — aux âmes affectueuses et bonnes dont la sympathie me fut une halte bienfaisante et un pieux réconfort; aux âmes vaillantes et généreuses surtout, celles dont l'exemple fait honte à notre lâcheté et, malgré nous, nous entraîne vers les cîmes...

Je les offre à toutes ces âmes d'enfants — et elles

(1) Martinique.

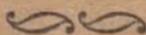
(2) Guadeloupe.

sont plusieurs milliers — que j'ai senties vibrer d'ardeur et d'enthousiasme à l'exposé des faits de générosité de nos chrétiens d'Afrique et devant le superbe idéal de la vie privilégiée qu'est la vie du missionnaire.

Et je serai largement récompensé de mes efforts si la lecture de ces pages peut rappeler aux uns de pieux et charmants souvenirs, exciter, chez d'autres, un peu plus de foi en Dieu et d'amour pour la France, — attirer, enfin, quelque nouvelle et précieuse sympathie à nos œuvres d'apostolat africain!

J. B.

Bordeaux, le 12 avril 1927.



Le Choix d'une Emeraude.

• • •

C'était, ce matin-là, jour de Conseil aux Cieux...
Il paraît — (mais, j'avoue, écrivain scrupuleux,
Ne point tenir ce trait d'auteur théologique) —
Que Jésus, respectant l'instinct démocratique
Profondément ancré dans notre cœur humain,
Se plaît à réunir en conseil souverain
Quelques-uns des élus, poussant la complaisance
Jusqu'à les consulter sur ce que sa puissance
En un clin d'œil saurait aisément accomplir.
Parmi ses conseillers, Dieu pourtant sait choisir
Suivant la question ou le litige en cause...

— Or, ce jour-là, Jésus dans une salle close
Avait, à sept élus, assigné rendez-vous.
Quand ils furent rentrés, en de légers froufrous,
Deux anges, avec soin, vinrent fermer la porte.
— « Ciel, murmura saint Pierre à Paul, d'une voix morte,
En jugeant d'un coup d'œil les conseillers présents,
Je vois surtout ici des coureurs d'Océans :
Je crois qu'on parlera fort de géographie;
J'aimerais mieux Thomas et sa philosophie. »
En effet, près du trône où siégeait le Sauveur
Avec sa mère on vit, rayonnants de bonheur,
S'asseoir François Xavier, l'apôtre infatigable,
Jacques de Compostelle et Colomb l'admirable
Et fier explorateur... Puis Jésus appela
La grande et douce sœur Thérèse d'Avila;
Enfin, représentant la portion choisie
Des tout petits, Agnès, la martyre bénie,
S'assit, câline, aux pieds de la Reine du Ciel.
Quand, de ses conseillers Jésus eut fait l'appel

Adressant à sa Mère un regard de tendresse
 Et d'amour : « Mes amis, leur dit-il, je m'empresse
 D'exposer le motif de la réunion :
 Je voudrais vous soumettre une décision.
 Ces jours-ci contemplant la couronne éternelle
 De notre Reine à tous, je la trouve moins belle ;
 Il semble qu'il y manque une perle, un brillant.
 Pour moi, cette pensée est un réel tourment.
 Je voudrais, pour orner le front de notre Mère,
 Une fine Émeraude unique sur la terre,
 Quelque chose d'exquis, superbe, gracieux
 Digne d'appartenir à la Reine des Cieux.
 Cherchez donc dans le monde une île ensoleillée
 D'une flore éternelle et jamais dépouillée :
 Ce don que nous ferons à la Reine du ciel,
 Ce sera l'Émeraude à son front immortel !... »
 — Il dit, et les regards se tournant vers la Reine,
 Ils acclamèrent tous leur douce Souveraine,
 Applaudissant, joyeux, au désir du Seigneur.
 Jésus dit à Simon : « A vous, Pierre, l'honneur
 De parler le premier. » Pierre alors de sa vie
 Cherchant les souvenirs... « Il me semble qu'Ostie...
 Dit-il... » ; mais Paul, le coudoyant bien fort :
 On nous demande une île ; or, Ostie est un port...
 — Oh ! vu de loin, ami, murmura le bon Pierre
 Sans se déconcerter ; on sait que je n'ai guère
 Le temps de préciser mes souvenirs d'antan...
 Dans ce cas, la Sicile ! Oui, je serais content
 De voir que le beau ciel de ma belle Italie
 Offrit joyeusement une perle à Marie... »
 Saint Paul vota pour Chypre ; il y souffrit jadis
 Et l'on sait qu'ici-bas, tout comme au Paradis,
 Nous aimons les endroits où notre âme brisée
 A grandement souffert. La voix autorisée
 Du doux Xavier, l'apôtre au zèle surhumain,
 Offrit Ceylan la belle, en l'océan Indien...
 Thérèse d'Avila, Jacques de Compostelle
 Optèrent pour Minorque (île qui leur rappelle
 Leur Espagne au ciel bleu). Seuls Agnès et Colomb
 N'avaient encor rien dit. Agnès comme le font
 Les enfants réservés, d'un regard pur et tendre
 Levé vers Notre-Dame essayait de comprendre,

De lire le désir intime de son cœur.
Elle vit plusieurs fois son bon regard vainqueur
Dirigé vers Colomb. Soudain : « Oh ! je parie,
Dit-elle avec douceur, que la Reine Marie
A déjà fait son choix ; bien plus, mon sentiment
Est qu'il nous faut chercher au Nouveau Continent.
— Bravo ! petite Agnès, dit la voix animée
De Jésus... Écoutons tous notre Reine aimée
Qui va nous expliquer ses intimes désirs...

Comme on fait pour graver ses plus chers souvenirs
Lorsqu'on veut évoquer la tendre et douce image
De ceux qui nous sont chers, revoir un paysage
Où Dieu voulut fixer un peu de notre cœur...
Notre Reine, un instant, avec joie et ferveur
Se recueillit... Enfin, d'une voix exaltée,
Elle exprima le vœu de son âme enchantée...

— Là-bas, dans l'Océan, est un Eden heureux,
Une île au sol fécond, au nom harmonieux,
Qui fait vibrer mon âme. Elle est toute petite,
Mais pour moi, son amour ne sait point de limite
Et je l'aime à plein cœur... Il est si beau son Ciel,
Où, tout comme l'encens fumant près d'un autel,
Des nuages légers, s'élevant dans l'azur,
S'unissent gracieux à son bleu toujours pur !
Et le soir, sa douceur devient vraiment féerique
Quand le soleil s'étant couché sur l'Atlantique
Il me paraît plus pur et plus splendide encor,
Brillant et parsemé de millions d'astres d'or...
Que dire de son sol éminemment fertile
Récompensant toujours un travail bien facile !
Ses vallons et ses bois, ses savanes, ses champs,
Jouissent du bienfait d'un éternel printemps ;
Ses cours d'eau bondissant à travers les prairies
En font de vrais bouquets aux vertes théories...
Dans ses vastes forêts point de monstres hideux,
Point d'animaux cruels, de serpents venimeux...
De ses jardins en fleurs, une brise embaumée
Porte vers l'Océan la senteur parfumée
Du jasmin, de l'œillet, des roses et des lis
Aussi beaux, aussi purs qu'en notre Paradis...

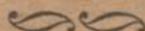
Sur ses côtes à pic, l'écume jaillissante
 Forme un ruban d'argent qui s'élève et serpente
 Autour de ses rochers, ruban capricieux
 Qui fait mieux ressortir le mont majestueux,
 Son volcan bien assis qui domine la plaine
 Et donne une fraîcheur aussi douce que saine...
 Enfin, pour compléter ce tableau de douceur,
 Un détail qui le rend plus cher à notre cœur,
 C'est que, pays gâté par notre Providence,
 Il est, depuis longtemps, un petit coin de France !... »
 Puis tournant vers Colomb son bon regard joyeux :
 « Qui pourrait nous nommer cet Eden bienheureux ?
 Dit-elle. » Emu, Colomb doucement murmura :
 « Reine, ce Paradis, c'est ma Karukéra,
 Ma Guadeloupe aimée, île deux fois bénie
 Où j'ai vécu les jours les plus doux de ma vie...
 — Bravo ! dirent alors les autres consultants,
 Vive le chef chrétien des grands explorateurs !
 Vive la Guadeloupe ! » En effet, ce suffrage
 Ne pouvait pas déplaire au saint aréopage.
 La belle Estramadure est pays espagnol :
 Or, presque tous, Xavier, Jacques, Thérèse, Paul
 Avaient aimé l'Espagne... Agnès et le bon Pierre
 N'éprouvaient qu'un désir : le bonheur de complaire
 A la Reine immortelle, à la Mère d'amour.

Vous savez tous la fin de cette histoire. Un jour,
 Il y a quelques mois, inspirés par Marie,
 Notre pieux Evêque et son île attendrie
 Débordante de foi, d'amour et de bonheur,
 A la Reine, ont offert ce fief cher à son cœur...

Quand vous aurez gagné la suprême victoire,
 Vous la verrez briller, au séjour de la gloire,
 Notre fine Émeraude, à son front glorieux...

Seulement, pour la voir, il faut aller aux Cieux !

Basse-Terre, 14 juillet 1918.



L'Émeraude ensanglantée.

• • •

*A la mémoire des fils de « l'Île
d'Émeraude » tombés pour la Patrie.*

En cet horrible temps de combats titaniques,
Tant de sang fut versé par les hommes haineux,
Que la Vierge, penchée aux célestes portiques,
En sentit rejaillir sur son front glorieux...

Le sang avait taché les pierres magnifiques
Qui scintillent au front de la Reine des Cieux,
Même l'humble *Émeraude*, à l'éclat des Tropiques...
Mais il avait jailli du cœur pur de nos preux.

Saisissant un tissu d'une blancheur extrême
Un chérubin voulut sécher le diadème.
« Non ! Non ! lui dit alors la Vierge, avec douceur :

Le sang d'un noble fils est un nouveau baptême;
L'Émeraude rougie avec un sang que j'aime,
En sera désormais deux fois chère à mon cœur ! »

Basse-Terre, le 25 mars 1919, en la fête de l'Annonciation.



Pour le Sacré-Cœur, debout !

o o o

L'heure est sombre. On dirait que l'Enfer fou de rage,
A vomi de son sein tous les engins de mort;
Le monde entier, grisé par ce hideux carnage,
S'est vanté dans le sang. Dans un suprême effort,
Les peuples, désireux d'acquérir la victoire,
S'entrechoquent ainsi que se heurtent les os,
Chancelant sur leur base, et, défilant l'histoire,
Paraissent s'entraîner vers un affreux chaos...

La France, — notre France ! — héroïque d'audace,
Maintient depuis quatre ans l'ignoble envahisseur;
Mais, lasse de verser tout le sang de sa race,
D'un regard anxieux cherche un Libérateur
Qui rognera les crocs de cette bête immonde
Trop longtemps engluée à notre sol français...

— Nous chrétiens, nous savons qui peut sauver le monde,
Et, d'un geste d'amour, y ramener la paix.
C'est Celui qui jadis, à la grandeur humaine,
Opposa ses deux bras et son regard d'enfant,
Brisa le trône altier de la Rome hautaine
Pour y placer le sien, paisible et triomphant :
Lui qui, de notre France, en ses beaux jours de gloire,
Fut le Chef écouté, le Maître généreux,
Tel que jamais pays n'eut aussi belle histoire...
Il lui donna Clovis, Martel, Louis le Preux,
Jehanne, l'héroïque et puissante guerrière,
Des phalanges de saints, de héros, de savants...

Aussi, pour ces bienfaits, la France tout entière
Récemment s'est levée, appelant ses enfants;
Par un vœu solennel, dans un élan sublime,
Ils sont tous accourus, le riche et l'ouvrier,
Apportant franc par franc, centime par centime,
Pour élever au Christ un monument princier
Qui redit à jamais l'amour de notre France
Pour le Cœur qui voulut lui donner tant d'amour !...

D'un même élan sacré de joyeuse espérance,
Notre petit pays veut agir à son tour.
Allons, debout, chrétiens de l'île ensoleillée
Où Colomb a planté la croix du Rédempteur !
Debout, Karukéra, fief de l'Immaculée !
Debout, tous ceux qui croient à l'amour du Sauveur !

Debout, les tout petits ! Vos doux regards candides
Savent si bien prier ! Quêtez, gents chérubins,
Pour Celui qui jadis, à vos frères timides,
Prodiguait sa tendresse et ses baisers divins...

Jeunes filles, debout ! On ne résiste guère
Lorsque vous demandez. Quêtez, et le Sauveur
Sera plus attentif lorsque votre prière
Lui redira tout bas les vœux de votre cœur...

Debout, l'industriel, vous que Dieu favorise,
Debout, brave ouvrier qu'ennoblit le labeur,
Vos mains que trop souvent un intérêt divise,
Unissez-les joyeux sous son regard vainqueur !

Dressons au Sacré-Cœur un socle magnifique;
Elevons-le bien haut : que son bras bénissant
Et que son bon regard dominant l'Atlantique !
Qu'il soit, pour nos marins, un phare rassurant...
Aux meurtris d'ici-bas, qu'il parle d'espérance
Et du seul vrai bonheur qui les attend aux Cieux...
Enfin, que du Germain ayant lavé la France,
Il lui rende à jamais la foi de ses aïeux !

Basse-Terre, le 12 avril 1918.

L'Armistice.

o o o

C'est fait. Le cauchemar de sanglante tuerie
A pris fin. Notre France, haletante, meurtrie,
Fait monter dans les airs un refrain triomphal.
C'est fini. Le Germain qui nous fit tant de mal,
Après quatre ans d'orgueil, enfin demande grâce :
C'est du Dieu des Français la justice qui passe...
Devant Lui le vieux dieu de Guillaume éperdu,
Comme son protégé, s'est avoué vaincu.
O mères, pour vos fils; épouses, fiancées,
Pour l'être cher à qui vont toutes vos pensées,
N'ayez plus peur. La mort qui jadis les guettait
A chacun de leurs pas et, sans pitié, mettait
Vos pauvres cœurs brisés en affreuse détresse,
A rabaisé sa faux, et bientôt, dans l'ivresse
Du retour attendu, vous les verrez heureux,
L'âme fière, ennoblie, et le front glorieux...
Vous les verrez, du moins, vous les femmes de France
Qui n'avez point senti la commune souffrance,
Vous à qui le Seigneur a gardé l'être cher...
Car, hélas ! combien qui, refroidis par l'hiver
De l'éternel tombeau, fauchés par la mitraille,
Etouffés par les gaz, tombés dans la bataille
En martyrs du devoir, ne reverront jamais
Les êtres bien-aimés qui, pour eux, désormais,
Ne savent plus qu'offrir leurs pleurs et leur prière :
Que de petits soldats ne verront plus leur mère !
Français n'oublions pas ces pieux souvenirs;
Donnons un culte ardent à nos soldats-martyrs;
Avec un soin jaloux conservons leur mémoire :
C'est de leur sang béni que nous vient la victoire !...

O France, avant l'épreuve où ton âme a passé,
D'où tu sors le cœur fier mais gravement blessé,

Je t'aimais bien déjà. Pour moi toujours la France
Fut un être idéal de grandeur, de vaillance,
Au cœur ardent et bon, loyal et généreux,
« Le plus beau des pays après celui des Cieux ! »
Mais la guerre a passé. Dans l'affreuse tourmente,
Victime du Germain à la haine démente,
Ta grande âme a subi des souffrances sans nom :
Ton sol meurtri, souillé par l'ennemi félon,
Le sang de tes enfants coulant, coulant sans cesse
Arrachant de ton sein des cœurs pleins de noblesse,
De talents, de vertus... Oh ! qui dira jamais
De cette agression les criminels effets,
Qui jamais pourra dire, ô France bien-aimée,
Les deuils et la douleur de ton âme opprimée ?
Et cependant je t'aime encor plus dans tes pleurs,
Puisque je sais qu'avec tes immenses douleurs
Tu maintiens ici-bas le droit et la justice !

Dieu récompense enfin ton rude sacrifice :
Après le sceaue sacré du martyr sanglant
Qui t'ennoblit encor, l'Allié tout-puissant
Qui t'aime et qui te veut la première du monde,
A béni ta douleur en la rendant féconde :
Il couronne ton front d'un immortel honneur,
En faisant applaudir partout ton nom vainqueur !
Et je t'aime encor plus, France de la victoire !
J'aime plus ton drapeau, dont les couleurs de gloire
Semblent avoir acquis un éclat radieux...
Il est plus *rouge*, hélas ! par le sang généreux
De tes milliers d'enfants... Son hermine est plus *blanche*
Car, sur le cœur brisé, le Christ toujours se penche
Pour y verser un peu de la blancheur du lis...
Enfin, il est plus *bleu* puisqu'en mourant, tes fils
Nous ont montré le Ciel, puisque leur héroïsme
Et leurs mâles vertus détruiront l'athéisme
Qui te rongeaient le sein; puisque, puissants aux Cieux,
Ils te redonneront le rôle glorieux
D'entraîner les mortels vers la grande Patrie
En restant de ton Dieu la Nation bénie...

Et puisqu'il est si beau, laisse-moi, de tout cœur,
Déposer un baiser sur ton drapeau vainqueur !

Basse-Terre, le 11 novembre 1918.

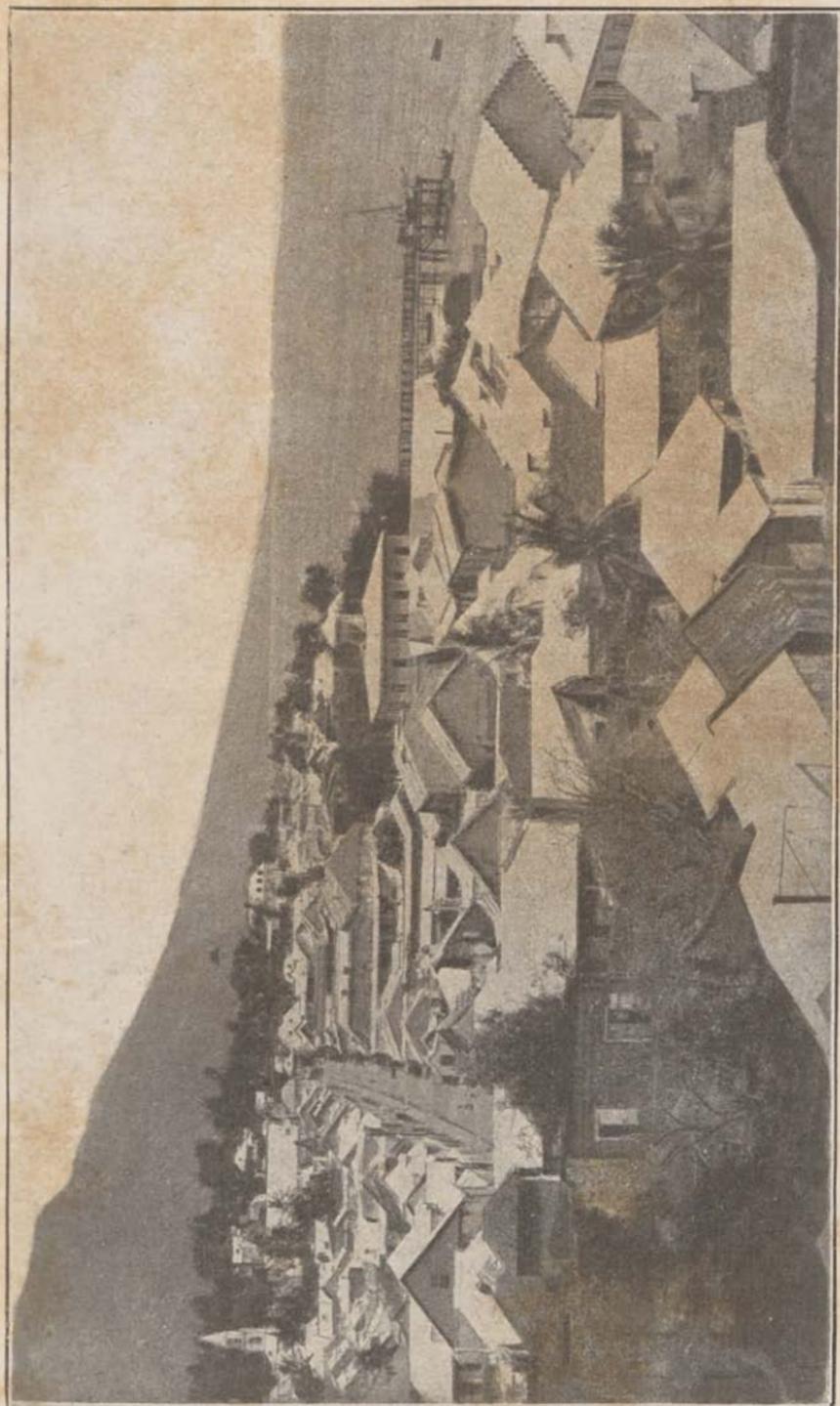
La Prise de Jérusalem.

• • •

Dans un envol joyeux de sainte claironnée
Jetant la rage au cœur des bataillons Prussiens,
Elle a soudain jailli, l'annonce fortunée :
« JÉRUSALEM TOMBÉE AU POUVOIR DES CHRÉTIENS ! »
... Sainte Jérusalem ! Nom de douceur magique,
Evoquant dans nos cœurs les plus grands souvenirs :
Les fastes glorieux de l'époque biblique,
Le peuple d'Israël, ses Rois et ses Martyrs...
Le Fils de Dieu quittant les splendeurs de son Père,
Se faisant l'un de nous, partageant nos douleurs,
Prêchant et pratiquant son Evangile austère
Et mourant sur la Croix entre deux malfaiteurs...
Les généreux croisés dans un élan sublime,
Abandonnant foyer, Patrie, épouse, enfants,
Afin de conquérir l'immortelle Solyme
En l'arrachant au joug honteux des musulmans !...

O vaillants chevaliers, preux au regard de flamme,
Louis, Richard, Conrad, Beaudouin et Godefroy,
Dans le monde meilleur où vit votre grande âme
Votre cœur n'a-t-il point vibré d'un doux émoi ?
Et toi, Sainte Jehanne, humble et douce Lorraine,
Ton rêve est accompli qui demandait aux Cieux,
Entre Anglais et Français d'abolir toute haine,
Pour tous ensemble un jour, conquérir les Saints Lieux.

Nous t'en prions, ô Christ, achève ton ouvrage :
Donne-nous le Pays arrosé de tes pleurs,
Pour que tous nos enfants puissent voir, d'âge en âge,
Sur ton Tombeau sacré flotter les Trois Couleurs !...



Basse-Terre, capitale de l' « Émeraude ».

Mon Drapeau.

• • •

Mon Drapeau ? C'est d'abord l'emblème de la France;
Bleu de l'azur du ciel, de ce beau ciel serein
Qui dilate les cœurs et donne l'espérance;
Blanc comme l'étendard du temps déjà lointain
Que nos rois promenaient de victoire en victoire;
Rouge, couleur du sang fier, noble et généreux
Qu'ont versé nos héros pour sauver notre gloire,
Pour rendre le pays plus grand et plus heureux.

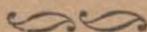
Mon Drapeau ? C'est parfois une loque sanglante,
Un chiffon déchiré, sans forme, ni couleur,
Près duquel nos Poilus, l'œil en feu, l'âme ardente,
Essaient de refouler l'affreux envahisseur.
Mais bientôt ce chiffon tout troué par les balles
Sera plus grand encor, lorsque flottant au vent
Il viendra rajeunir nos vieilles cathédrales,
Au chant des *Te Deum* du pays triomphant.

Mon Drapeau ? C'est encor le modèle admirable
Du grand héros chrétien, honneur de ma cité (*).
Il me rappellera son courage indomptable,
Lorsqu'à Loigny, voyant l'insigne lâcheté
De tout un bataillon qui trahissait la France,
Il dit à ses soldats, courant sus aux Prussiens :
« En avant ! Et montrons à cette vile engeance
Ce que valent des gens de cœur et des chrétiens. »

(*) Général de Sonis, né à Pointe-à-Pitre.

Mon Drapeau ! C'est enfin l'emblème de vaillance
Qui groupe des milliers de jeunes pleins d'ardeur,
Drapeau deux fois béni par la chère présence
De notre aimé Pontife et de l'ancien Pasteur.
Je veux lui consacrer le meilleur de moi-même :
Ma jeunesse et ma vie. Et mon sort sera beau
Si je puis accomplir mon voyage suprême
La croix sur ma poitrine en baisant mon Drapeau !

La Pointe, 8 décembre 1916.



Deux Anges, Deux Lis.

o o o

A Madame Adrien PINAUD.

« Je veux monter là-haut ! » Et dans un doux sourire
Sa petite âme a pris son essor vers les cieux.
« Viki, je viens, attends ! » Puis à son tour joyeux
Il rejoint son aîné qui doucement l'attire...

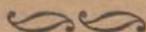
Ils sont partis là-haut ! Dieu seul sait ton martyr,
Pauvre mère éplorée ! Un « trou » s'est fait, affreux...
Et dans ton cœur blessé par ce coup douloureux,
Nul rayon de bonheur ne pourra jamais luire !...

Ah ! si tu pouvais voir !... Dans les nobles phalanges
Qui servent l'Éternel, ne vois-tu pas deux *Anges* ?
Vois donc dans le jardin du Ciel ces deux beaux *Lis*,

Qu'afin de parfumer la céleste atmosphère
L'Ange de la mort vient de cueillir sur la terre :

.....
Ces deux Anges, ces fleurs, Mère, ce sont tes fils !...

Fort-de-France, 16 novembre 1910.



Noces d'Argent.

• • •

Lorsqu'après vingt-cinq ans, deux cœurs restés unis
Sous le regard de Dieu qui les avait bénis,
Contemplant leur passé de commune espérance,
D'inviolable amour, de joie et de souffrance,
Leur premier sentiment est un merci joyeux
Qui de leurs cœurs aimants s'élève jusqu'aux Cieux.
Sans doute la douleur, terrible visiteuse,
S'est assise parfois, jalouse, rigoureuse,
Dans le calme foyer. Et peut-être un cercueil
Y répandit un jour la tristesse et le deuil !
Mais sur tout ce passé d'ennuis et de misère
Plane un rayon vainqueur, une douce lumière
Comme plane, serein, dans le ciel toujours bleu,
Par-dessus l'ouragan, le grand soleil de Dieu.
L'amour est ce rayon. Il ferme les blessures,
Fait oublier les heurts, panse les meurtrissures,
Maintient en nous la joie aux moments douloureux
Car c'est presque jouir que de souffrir à deux !
Dans la route du Ciel souvent bien épineuse,
C'est un grand don de Dieu qu'une âme affectueuse
Qui vibre avec notre âme et porte sa douleur,
Ne formant avec elle et qu'une âme et qu'un cœur.
Portant à deux le lourd fardeau de l'existence
On va le cœur léger, guidé par l'espérance...
Et certes, c'est justice, en rendant grâce au Ciel,
De fêter vingt-cinq ans d'un amour immortel.

Pourtant il est encore une alliance plus pure...
Dieu jalouse parfois sa pauvre créature...
Pour telle âme choisie, il trouve que c'est peu
D'un cœur humain, il lui donne son cœur de Dieu.
De cette âme il fera son *Epouse*, sa *Reine*,
Souffrant de ses ennuis, et partageant sa peine,

Déversant dans son cœur, à flots, tous ses trésors :
 La grâce qui rend pur, la paix qui fait les forts.
 Car Dieu vit dans cette âme et dans cette poitrine
 Circule abondamment la substance divine;
 Jésus est dans ce cœur et son cœur virginal
 Se plaît à l'enrichir d'amour et d'idéal.
 Le monde peut passer, l'accablant de sa haine;
 Elle peut voir s'enfuir l'affection humaine;
 Peut-être aussi subir — ô suprême douleur —
 Des absences de mort qui lui broieront le cœur.
 Qu'importe à son amour ? Il est un cœur fidèle
 Qui lui garde sa foi, consolante, immortelle,
 Un cœur compatissant qui bat dans sa poitrine,
 Écoutant ses soupirs, comptant la moindre épine
 Pour la changer un jour en fruit d'éternité.
 Et cette épouse, aimant l'Éternelle Beauté,
 Dédaigne ce qui passe et marche droit sa route,
 Toujours le cœur bien haut, toujours coûte que coûte,
 Heureuse de donner, heureuse de souffrir,
 Prête à vivre pour Dieu, toujours prête à mourir.
 C'est qu'elle sait qu'un jour, après la pauvre vie,
 Dieu se doit découvrir à son âme ravie,
 L'enivrant d'un bonheur qui ne finira pas,
 Lui faisant oublier les douleurs d'ici-bas !

.....
 Cinq lustres ont passé depuis l'heure suprême
 Où votre front reçut, Mère, le diadème
 Des *Epouses* du Christ. Suave souvenir
 Qui doit avec Jésus encor plus vous unir !
 Nous comprenons un peu que cette vie intime
 De toutes les grandeurs passe la plus sublime...
 Nous voudrions pouvoir, avec vous, au Seigneur,
 Chanter l'ardent merci qui sort de votre cœur.
 Que le Ciel ait pitié de notre Martinique;
 Qu'il écarte de nous la rage Satanique !
 Qu'il nous garde avec vous cet idéal chrétien,
 Seul excitant réel des efforts et du bien;
 Qu'il vous conserve enfin, avec ce doux sourire,
 Cette bonté du cœur que le Christ vous inspire,
 Qui garde toujours jeune et se moque des ans :
 « Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps ! »

Fort-de-France, 23 mars 1911.

Souvenir de Mariage.

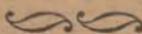
(Acrostiche.)

o o o

Jadis, au temps heureux du moyen âge,
On procédait souvent au mariage
Sans attendre que l' « homme » eût la barbe au menton
Et même que la « Dame » eût l'âge de raison.
Politique, intérêt? Enfin, c'était l'usage...
Hymens pleins de fraîcheur, unions sans nuage,
Et méritant le nom d'hyménées « en bouton » !

Malgré tous vos printemps (trente-neuf, à vous deux),
A vous voir, à l'autel, si frais, si gracieux,
Unis à tout jamais... j'ai pensé (doux mirage !)
Revoir un tendre hymen de l'heureux moyen âge...
Impuissant, étant moine, à donner davantage,
Chers époux, le rimeur du moins offre ses vœux :
Etant jeunes toujours, soyez toujours heureux !...

Saint-Claude, 1^{er} mars 1919.



25 ans de Sacerdoce.

• • •

Au R. P. LEVASSEUR, affectueusement.

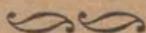
Bénir chaque matin le pain eucharistique,
Rougir sa lèvre avide au sang du Rédempteur,
Porter partout le Christ comme un doux viatique;
Avec Lui, partager toute joie et douleur;

Puiser à son contact le courage héroïque
Du martyr qui s'immole et se brise le cœur,
Du saint dont la parole ardente, évangélique,
A tous, sans se lasser, montre le vrai bonheur...

Quel rêve merveilleux ! Il fut votre existence
Pendant ces vingt-cinq ans... quel gage d'espérance
Et d'immortelle gloire ! Oui, le Seigneur Jésus,

Tant de fois imprimé dans votre âme de prêtre,
Devant son Père, un jour, devra vous reconnaître :
« Il fut un autre Christ, qu'il soit de mes élus ! »

Pointe-à-Pitre, 1913.



Soir de Toussaint.

• • •

Peut-on douter sur un tombeau ?

A l'antique clocher de la petite église,
Le triste glas des morts tinte lugubrement :
On dirait des sanglots emportés par la brise...
De l'humble cimetière où, depuis un moment
L'office est achevé, la foule recueillie
S'écoule tristement. Près d'un riche caveau,
Une personne en deuil (jeune fille pâlie
Par un chagrin récent) le front sur le tombeau
Où, pour toujours, hélas ! reposera sa mère,
Sanglote, prie, et pour mieux décharger son cœur,
Sans se préoccuper d'une oreille étrangère,
En termes fous, tout haut, exhale sa douleur :
« Avec tant de souffrance, on peut donc vivre encore ?
La douleur ne peut donc tuer un cœur aimant ?
Oh ! comment pouvez-vous, Dieu si bon que j'adore,
Séparer à jamais la mère et son enfant ?
C'est donc fini ? Jamais je ne reverrai, mère,
Tes beaux yeux noirs si doux, qui disaient ton amour,
Ce regard qui tenta de se rendre sévère
— Mais sans y réussir — pour me gronder un jour,
Et tes beaux cheveux blancs qui servaient d'auréole
A ton front maternel... ta blanche et fine main
Qui si bien caressait ta fille, ton idole,
Faisant fuir toute alarme, apaisant tout chagrin... ?
Plus jamais n'entendrai ta voix harmonieuse
Qui charmait nos loisirs, et m'apprit à chanter ;
Ta voix qui, devenant grave, tremblante, heureuse,
Me fit connaître Dieu, m'apprenant à l'aimer ?

Mère, te souviens-tu ? Lorsque j'étais petite,
 Avec bonheur, le soir, grimpant sur tes genoux,
 (C'était mon heure à moi : comme elle passait vite !)
 Je puisais dans ton cœur si pieux et si doux
 L'amour pour tout devoir et pour toute vaillance,
 L'amour du triple nom, le plus grand, le plus beau
 Qui soit ici-bas : Dieu, la famille et la France !

.....
 Et ta lèvre est glacée au fond de ce tombeau !
 Non, tout n'est pas fini ! quel horrible blasphème !
 Seul peut parler ainsi qui n'a jamais aimé !
 Et n'est-ce donc pas vous, mon Dieu, la bonté même,
 Vous qui m'aviez donné l'amour, l'aviez semé
 Avec soin dans mon cœur pour cette femme aimante
 Que j'appelais ma mère ? Et n'est-ce donc pas vous
 Qui, pour nous faire une âme et joyeuse et vaillante,
 Aviez voulu former des liens aussi doux ?
 Et vous pourriez, Seigneur, à jamais les détruire
 Et de deux cœurs amis faire des étrangers ?
 Non, mon Dieu, votre amour ne peut se contredire :
 Aux sans-cœur ces propos impies et mensongers !
 Je crois à votre amour tout comme à la lumière,
 Comme à l'air où je vis... Un jour, dans le bonheur,
 Je le crois, je le sais, je reverrai ma mère !...
 Mère, je te verrai, dans le sein du Seigneur,
 Je te reverrai belle, et grande, et glorieuse,
 Et dans ce monde où Dieu vit avec ses élus,
 Nous vivrons de la vie immensément heureuse
 Où l'on se voit toujours, où l'on ne pleure plus !... »

.....
 Par cet acte de foi l'enfant réconfortée
 S'éloignait du tombeau. Tout à coup un vieillard
 La rejoint tout ému, la figure agitée,
 Les yeux remplis de pleurs. « J'étais là par hasard,
 Dit-il, et je pleurais mon fils sans espérance...
 Mais j'ai tout entendu. Ce chagrin consolé
 Par la sublime foi du Dieu de mon enfance
 A redonné l'espoir à mon cœur aveuglé...
 Cet espoir désormais consolera ma vie :
 Je reverrai mon fils plus heureux et plus beau ;
 Oh ! vous avez raison, enfant, soyez bénie :
 Lorsqu'on aime, on ne peut douter sur un tombeau ! »

A Jeanne d'Arc.

• • •

Jeanne, fille au grand cœur,
Garde au doux pays de France
Ta sublime vaillance
Et ton amour du Sauveur.

I. — *Le soldat.*

Jadis, dans l'humble prairie,
En rêvant parmi les fleurs,
Tu pleurais sur la Patrie
Et ses immenses douleurs.
Des voix d'En-Haut — doux mystère ! —
T'appelèrent au combat,
Et d'une pauvre bergère
Dieu fit un vaillant soldat.

II. — *La Libératrice.*

Dieu te prêta sa puissance,
Tu chassas l'envahisseur,
Rendant au Dauphin de France
Son royaume et son honneur.
Notre cœur, avec justice,
T'acclame, reconnaissant,
Aimable libératrice
Du pays agonisant.

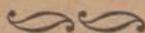
III. — *La martyre.*

Mais toute cause sacrée
N'acquiert vraiment sa valeur
Que si le Ciel l'a marquée
Du signe de la douleur :
Au pays, par ta vaillance,
L'espoir venait de fleurir :
Pour hâter sa délivrance,
Sans regret tu sus mourir.

IV. — *L'Ange de la Patrie.*

Dans la Patrie éternelle
Où tu vis avec les saints,
De notre France immortelle
Tu protèges les destins.
Puisse-t-elle, pour sa gloire
Et l'honneur de ses enfants,
Refaire, dans son histoire,
Les Gestes du Roi des Francs !

Le 7 mai 1917.



A « Notre-Dame » de la Pointe-à-Pitre.

o o o

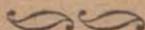
Je te salue, ô Vierge toute pure,
Type parfait de grâce et de beauté;
Lis virginal, joyau de la Nature,
Miroir vivant de la Divinité.
A ton aspect le plus grand des Archanges
Courbe le front ainsi qu'un serviteur,
Et l'hosannah des célestes phalanges
Unit ton nom à celui du Sauveur !

Dieu même, ému du charme incomparable
Qui fait de toi son chef-d'œuvre d'amour,
Trouve en son cœur un langage ineffable
Quand tu parviens au céleste séjour :
« Votre regard est plus doux que l'aurore,
« Plus gracieux que l'astre au front d'argent;
« Mère du Christ, montez, montez encore,
« Et partagez mon sceptre tout-puissant ! »

Pour nous, mortels, tu restes l'espérance,
Et tout chrétien célèbre tes bienfaits;
Mais nulle part, l'éclat de ta puissance
Ne brille plus que dans les cœurs français.
Préserve-les du doute et de la haine,
Prodigue-leur ton amour maternel;
Par tes bontés, ô virginale Reine,
Fais de la France un avant-goût du Ciel.

Tu le sais bien : ce monde de tristesse
N'est guère, hélas ! qu'un tissu de douleurs :
Rends-nous plus forts par ta douce tendresse
Pour les changer en immortelles fleurs.
Oh ! quand luira le jour de la colère,
Mère, dis-moi, tu viendras m'accueillir ?
Et près de toi, j'oublierai cette terre
Dans un bonheur qui ne doit point finir !

La Pointe, 11 février 1917.



Comment saint Nicolas devint patron de Fribourg.

• • •

C'était (s'il m'en souvient) vers l'an mil cent quarante.
En France, à ce moment, la parole puissante
Et vibrante de foi de l'éloquent Bernard
Flagellait sans pitié l'hérétique Abélard.
Dans la Loge du Ciel, un jour, le bon saint Pierre
Conversait saintement des choses de la terre
Avec son bon ami, l'Evêque Nicolas.
Celui-ci, détaché des choses d'ici-bas,
N'avait alors prêté qu'une oreille distraite
Aux récits des travaux de l'héroïque athlète
Qui fièrement prêchait et défendait sa foi.
Pierre était exalté. « Noble ami, croyez-moi »,
Dit-il, « si seulement il était dans le monde
Un Bernard par pays, avec sa foi profonde
Et sa noble fierté, — comme tout changerait !...
Ma loge, souvent vide, alors se remplirait...
Ah ! si j'étais moins vieux et si ma rude tâche,
Qui près du Paradis me retient et m'attache,
Pouvait, de par Jésus, passer en d'autres mains,
Je jure par mes clefs, que les tristes humains
Bientôt de Simon-Pierre entendraient des nouvelles !...
— Mais comment les Elus, à ces nobles querelles
Peuvent-ils se mêler, au moins directement ? »
Hasarda Nicolas. « Vous demandez comment ?
C'est bien simple ! Quittant cette voûte éthérée,
Je choisirais d'abord une belle contrée ;
Puis je m'y fixerais, lui donnerais mon nom,
Et, pour la protéger, deviendrais son Patron.

L'intronisation pourrait être ostensible;
Puis, pour rester dans l'ordre, on devient invisible.
On n'en agit pas moins, parfois même bien mieux :
D'un ennemi caché les coups sont plus heureux ! »
Avide, Nicolas buvait cette éloquence :
Soudain un feu sacré d'énergique vaillance
Brilla dans son regard. « Ce que votre désir
En vain rêve, dit-il, moi je veux l'accomplir !
— Bravo ! cria Simon. Et vive ce beau zèle
Qui pour Jésus va mettre une flamme nouvelle
Avec plus de courage au cœur des combattants !
Mais, ami, croyez-moi, ne perdons pas de temps.
D'ailleurs, ajouta-t-il, ma foi, malgré mon âge,
Pour vous faire plaisir, je serai du voyage !
Et puis vous tombez bien. Le Maître, l'autre jour,
Avec sa Mère, ici, parlait d'un coin d'amour,
D'un coin délicieux de neige et de verdure,
Enfin d'un coin du Ciel perdu dans la nature.
Le Maître qui voit tout dans son esprit divin,
Parlait d'un avenir, je crois, assez lointain.
Il nomma trois cités : Paris, Lourdes et Rome,
Les vanta tout à tour; enfin il dit : « En somme,
Ce petit coin heureux où je veux m'établir,
En nous éveillera le charmant souvenir
De trois pays aimés. De sa large rivière
Coulant en forme d'S, la course irrégulière
Rappellera la Seine, et, sur ses bords joyeux,
Fusera le parler que nous aimons tous deux,
Mère, à nous répéter en douce confiance :
Il sort si bien du cœur, le doux parler de France !...
Par ses rians coteaux, par ses hardis sommets,
Qui bornent l'horizon, que la neige jamais
Ne cesse de vêtir d'éclatante parure,
Par son Gave coulant dans un nid de verdure,
Il nous rappellera le pays sans égal,
Où vous aurez posé votre pied virginal...
Enfin pour qu'il ressemble à la Rome chrétienne,
Vous aurez votre trône où vous serez gardienne
De la foi du pays. Attirés par l'amour,
Des moines et des sœurs formeront votre cour,
Par leurs soins fleuriront églises, monastères,
Gais clochers et couvents, écoles, séminaires

Où l'on m'aimera bien, où surtout les petits
 Exalteront mon nom tout comme au Paradis...
 De plus, pour mieux guider cette chère jeunesse
 Dans le rude sentier d'une sage noblesse,
 J'élèverai moi-même, au sein de ma cité,
 Mon fier et beau palais de l'Université.
 Et même un jour viendra, d'une époque lointaine,
 Où ma ville si chère, à son tour sera Reine,
 Lorsqu'un de ses enfants, au faite de l'honneur,
 Au pays tout entier dévouera son grand cœur!...
 C'est en ce petit coin, Mère, qu'il faut descendre;
 Car si d'autres cités refusent de nous rendre
 L'honneur que l'on nous doit et si j'en suis banni,
 Là, du moins, notre nom sera toujours béni!... »

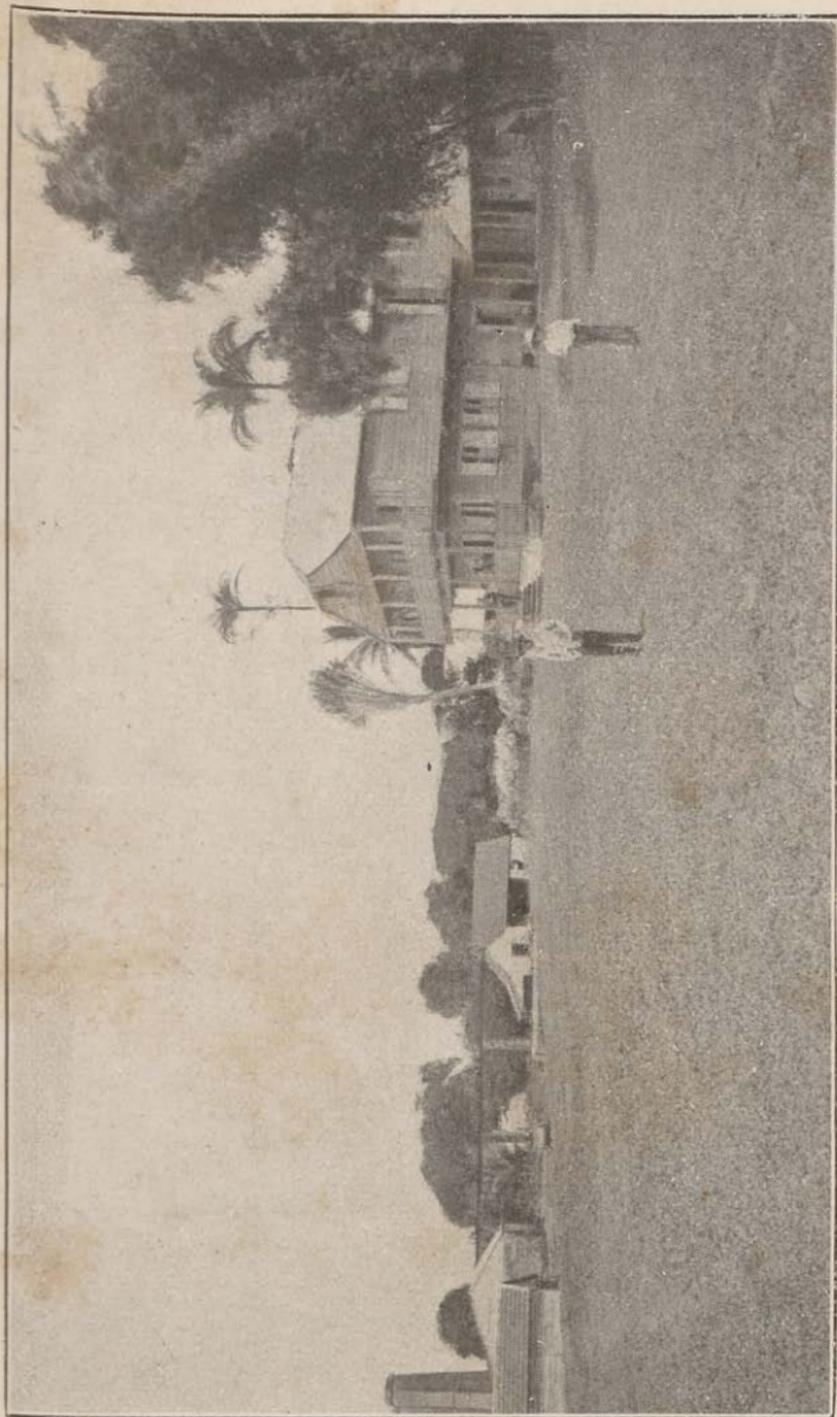
.....
 N'avais-je par raison, ajouta le bon Pierre,
 Et n'avez-vous pas là, tout juste votre affaire ?
 Allez, allez, ami; dans cet Eden pieux,
 Croyez-moi, vous serez un Patron bienheureux !
 — Oh ! je vous crois sans peine et je vous remercie;
 Mais pourriez-vous nommer... — De la belle Helvétie
 Il n'est, pour le moment, qu'un bien modeste bourg.
 — Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle *Fribourg* !

Bien vite préparons la triomphale entrée,
 Et que Votre Grandeur, pompeusement mitrée,
 Se dispose à quitter les parvis éternels,
 Pour charmer, un instant, les regards des mortels.
 Moi je vais prévenir vite mes secrétaires
 A qui je donnerai des ordres très sévères :
 Ils sont jeunes, hélas ! et leurs faibles bontés
 Ajoutent bien souvent à mes difficultés !...
 Le temps de demander à Jésus son ânessé...
 — Oh non ! ce serait trop !

— Du tout; de votre Altesse

Cette entrée à Fribourg mettra dans mon vieux cœur
 Le souvenir lointain d'un grand jour de bonheur :
 Le triomphe du Maître en la Ville bénie...
 Que le vôtre, toujours, ignore l'agonie
 Qui suivit de si près de triomphe divin !...
 De plus (car il le faut !) nous prendrons en chemin



Une « habitation » à l'Île d'Émeraude.

Des verges et bâtons pour punir quelque vice;
Car la grande bonté n'exclut point la justice... »

.....

En parlant de justice et de punition,
Saint Pierre, paraît-il, faisait allusion
Au fait de quelque fille à la tête légère
(Et disons-le de suite, au pays étrangère)
Qui, suivant un instinct de sottise vanité,
Froissait les sentiments de simple humilité
Qui dans ce petit bourg restait évangélique,
En voulant introduire une mode excentrique !

Un soir, que le soleil venait de se coucher,
D'elle-même soudain, au haut du vieux clocher,
La cloche carillonne en joyeuse envolée.
Soupçonnant quelque tour de tête écervelée,
Le curé furieux court vite, avec l'espoir
De punir l'insolent; mais il ne peut que voir
La cloche avec ardeur, sonnante, sonnante sans cesse...
Or juste à ce moment, des clameurs d'allégresse
Retentissent partout dans le gentil hameau.
« Venez voir, venez voir, disait-on, que c'est beau ! »
Un cortège, en effet, tout d'allure divine,
Venait de se montrer aux bords de la Sarine...
Saint Nicolas, drapé d'ornements somptueux
Mitre en tête, crossé, passait majestueux
Mais souriant et bon, assis sur une ânesse.
A chaque instant le saint puisait avec largesse
Dans un beau panier d'or que portait l'animal;
Puis, à tous les passants, d'un geste libéral,
Il jetait des gâteaux, des bonbons, des oranges
Que dans le panier d'or avaient placés les Anges.
Saint Pierre, près de lui, mi-joyeux, mi-fâché,
Paraissant, par contraste, à peine endimanché,
Fournissait des bâtons à quelques joyeux drilles
Pour fouetter sans pitié toutes les jeunes filles.
Cependant, souriant dans son bénin courroux,
Il recommandait bien de les fouetter « tout doux » !
Et bientôt le cortège arrivait à l'église
Où le curé restait cloué par la surprise.
Se remettant, joyeux, et sans trop d'embarras,
Il reçut à l'autel le grand saint Nicolas.

Celui-ci, s'adressant à la foule fidèle,
 Expliqua d'une voix ardente et paternelle
 Le but de sa visite, et, sans plus de façon,
 Se proclama bien haut leur céleste patron,
 Disant que, sur l'avis de l'apôtre saint Pierre,
 Il trouvait leur pays le plus beau de la terre,
 Qu'il voulait s'y fixer et que, de tout son cœur,
 Il serait désormais leur ardent Protecteur.
 Puis sortant de l'église et prenant sa monture,
 Il quitta le village, activa son allure,
 A son peuple donna sa bénédiction
 Et soudain disparut, laissant l'impression
 Que ce songe divin avait fini trop vite,
 Mais aussi que le saint, par sa douce visite,
 Rendait le petit bourg bien plus proche des cieux
 Et que tous désormais y vivraient plus heureux...

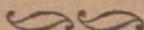
C'est sans doute ce fait peu connu dans l'histoire
 Dont Fribourg, tous les ans, rappelle la mémoire
 Pour fêter son Patron, le grand saint Nicolas.
 Le cinq décembre, en temps de pluie ou de verglas,
 — N'importe ! — le bon Saint, dans le même cortège,
 Grave, majestueux et bon, sort... du Collège,
 Sur un âne qui va d'un pas bien assuré,
 Et semble convaincu de son rôle sacré.
 Cependant, le « vieillard à noble barbe blanche »
 Vers deux vastes paniers de temps en temps se penche
 Et jette des bonbons et des fruits aux enfants
 A la grande gaieté de tous les assistants.
 Tout près, Père Fouettard débite des brindilles
 Avec quoi les garçons peuvent fouetter les filles.
 Celles-ci, de bâtons armées également,
 Ne craignent point les coups, et ma foi, crânement
 Savent bien se défendre !...

Il fallait, cette année,
 Que le saint fût vraiment la vaillance incarnée
 Pour oser exhiber, par un temps si chagrin,
 Sa belle « crosse d'or », sa « mitre de satin » !
 Trempé, mais fier quand même, à la fin du parcours,
 A son bon peuple il tint à peu près ce discours :
 « Cher peuple de Fribourg ! Avec joie et tendresse
 J'ai voulu partager ton ardente allégresse...

Malgré mon âge, hélas ! malgré ce dur hiver
(Il eût mieux dit : malgré ce déluge d'enfer !)
J'ai voulu te bénir... Si tout le monde est sage,
Père Fouettard, ce soir, marquera son passage
Plutôt par la douceur que la sévérité. »
Puis, après des conseils d'onctueuse bonté,
Il fit quelques souhaits : que l'huile et le pétrole
Redevinssent moins chers, que du pont de Pérolle
L'on se mit aussitôt à la construction !...
Pour finir, il donna sa bénédiction.

.....
Habitants de Fribourg, gardez vos chers usages !...
Tant pis pour les grincheux traitant d'enfantillages
Ces fêtes du pays; elles sont votre honneur
Et, pour les étrangers, sont un charme preneur !
Surtout, n'oubliez pas que, pour toucher saint Pierre,
Aimer saint Nicolas est de bonne manière;
Et si vous l'imitiez, c'est moi qui vous le dis :
Pierre ouvrira pour vous tout grand son Paradis !

Fribourg, le 14 décembre 1919.



La Mère.

• • •

1

Le premier nom qui naît sur la lèvre innocente
De l'enfant qui sourit au regard maternel;
Celui, dans le danger, qui vient comme un appel
Sur sa lèvre tremblante;
Le nom que l'on redit tout comme une prière
Aux heures de dégoût; le nom qu'en un soupir
Murmure doucement l'homme qui va mourir :
C'est le nom de sa Mère.

2

La Mère, n'est-ce pas cette femme bénie,
Cet être dont l'amour, tout d'exquise douceur,
Nous mérita du Ciel, au prix de la douleur,
Le bienfait de la vie ?
Ses yeux sont un rayon d'ineffable lumière,
Et, quand l'enfant sourit, le beau Ciel étoilé
Lui paraît bien moins pur que le Ciel contemplé
Dans les yeux de sa Mère

3

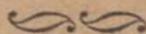
C'est d'elle qu'il apprend la première parole
Qu'après elle il répète, heureux et triomphant;
Et le bras maternel est ainsi pour l'enfant
Le premier banc d'école.
C'est près d'elle qu'il joint les mains pour la prière :
« Jésus, gardez Maman et daignez la bénir ! »
Et son premier « prie-Dieu », ce sont — doux souvenir ! —
Les genoux de sa Mère.

4

Une Mère, en un mot, c'est l'amie admirable,
Au dévouement sans borne, à l'amour surhumain,
Qui d'aimer encor plus, hier moins que demain,

Toujours se sent capable,

Et le saint curé d'Ars disait un jour en chaire :
« Qu'un enfant au cœur droit, capable d'admirer
Tant d'héroïque amour, devrait toujours pleurer
En regardant sa Mère ! »



La Cathédrale.

• • •

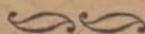
Splendide acte de foi, merveille d'art gothique,
Géant dont les deux bras se dressaient vers le Ciel,
« ELLE » symbolisait la France catholique
Que Rémi baptisa tout près de son autel.

Hélas ! en quelques mois, la guerre satanique
Mutila sans pitié ce chef-d'œuvre immortel :
Sa toiture béante et sa douleur tragique
Font au monde chrétien un déchirant appel.

Oh oui ! que l'univers, d'un geste magnanime,
Restaure avec bonheur ce mutilé sublime
Et rende à l'art chrétien ce joyau sans pareil...

Ainsi, l'amour vainqueur de la haine démente,
Chassera pour jamais cette affreuse tourmente,
Mettant dans notre nuit un rayon de soleil !

Reims, mars 1920



Pour ceux qui meurent de faim.

(A l'occasion de la collecte du 28 décembre 1949.)

o o o

Dans le monde, où s'est tu le monstrueux orage
Qui fit de l'univers un horrible carnage,
Un cri fou de détresse a retenti soudain :
Des enfants, par milliers, agonisent de faim !
A l'exemple du Christ, dont l'âme apitoyée
Multipliait les pains pour la foule affamée,
Le Pape, dont tout deuil émeut le noble cœur,
S'est fait l'écho vibrant de ce cri de douleur.
Il veut qu'avec amour, le monde catholique
Refasse aux affamés le geste évangélique
Dont lui-même a donné l'exemple généreux...

Pour entendre l'appel de tous ces malheureux,
Pour vouloir secourir cette affreuse misère,
Tout homme applaudira le désir du Saint-Père
Pourvu qu'il sente en lui vibrer un cœur humain.
Un soldat généreux qui tenait sous la main
Un ennemi vaincu, fait acte de noblesse
S'il accorde la vie, et ce n'est point faiblesse,
Mais générosité, quand de braves soldats,
Hors de l'âpre mêlée et du feu des combats,
Aux frères ennemis donnent gaîment à boire :
Qui n'a pas admiré de tels traits dans l'histoire ?

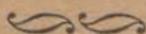
Qui donc pourrait rester insensible aux soupirs,
Aux cris si déchirants de ces enfants-martyrs ?
Car, martyrs, ils le sont, de cette horrible guerre.
Ils ne l'ont pas voulue ! Et, pendant que leur père

S'exposait à la mort en faisant son devoir,
 Pour eux, la ration d'un horrible pain noir
 (Quand il ne manquait pas !) se faisait plus petite...
 Assise à leur foyer, visiteuse maudite,
 La faim, que ne pouvaient apaiser leurs mamans,
 A fait de ces petits des squelettes vivants !
 Dans leurs grands yeux vieillis, toute flamme est éteinte
 Par la faim et le froid, par le deuil et la crainte...
 Oh ! comment refuser, à moins d'être inhumain,
 A tous ces petits bras qui demandent du pain !

.....

A ces enfants, pour Dieu, donnant avec largesse,
 Nous nous créerons au Ciel une immense richesse ;
 Et les beaux Chérubins, frères de ces petits,
 Nous souriront joyeux, du haut du paradis.
 Donnons, et que ce geste, à la voix du Saint-Père,
 Se propage bientôt et partout sur la terre !...
 Irrésistible et doux, rapide et bienfaisant
 Comme un grand vent du large, oh ! qu'il passe en
 [chassant,
 Et pour jamais, du monde et l'envie et la haine,
 Instruments infernaux de la douleur humaine ;
 Et qu'il obtienne enfin, au vieux monde attristé,
 Une ère de bonheur et de fraternité !

Fribourg, le 26 décembre 1919.



Une Reine à aimer.

• • •

A S. M. l'Impératrice Zita, très respectueusement.

« Ce que j'envie aux Petits Belges,
c'est leur Reine. Nous autres
Français, nous sommes bien
malheureux, nous n'avons per-
sonne à aimer ! »

(Pierre l'ERMITE.)

Les Belges sont heureux : leur Reine, douce et fière,
Est l'idole d'un peuple ardent à l'acclamer...
Mais nous, n'avons-nous pas, près de notre frontière,
Une Reine au grand cœur que nous pouvons aimer ?

∴

Tout Français doit l'aimer. D'abord, elle est *Française*
D'origine, de cœur et d'éducation;
Elle a souffert de voir, dans l'horrible fournaise,
Face au drapeau français, sa chère nation.

Tout Français doit l'aimer. Car cette femme est *Veuve*
Et triste veuve, hélas ! d'un Roi dépossédé :
Frappée injustement, sans que nul s'en émeuve,
Elle souffre en exil et vit de charité.

Tout Français doit l'aimer. Car cette femme est *Reine*,
Gardant le droit sacré de gouverner un jour ;
Ses beaux regards empreints de majesté seraine
Commandent à la fois le respect et l'amour.

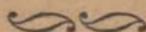
Tout Français doit l'aimer. Car cette femme est *Mère* :
Elle a le lourd fardeau d'élever *huit* enfants.
Le dernier orphelin n'a jamais vu son père
Et du groupe l'aînée a juste quatorze ans !

Tout Français doit l'aimer. Car elle est *Catholique*,
Sachant, comme les saints, sourire à son malheur.
Né dans le cœur du Christ, son courage héroïque
La rend plus grande encor que sa grande douleur...

∴

Français, n'envions pas la Reine douce et fière
Du vaillant peuple belge heureux de l'acclamer :
Nous avons, nous aussi, près de notre frontière,
Une Reine au grand cœur que nous pouvons aimer.

Paris, le 24 septembre 1923,
En la fête de N.-D. de la Merci.



L'Agnelet perdu.

• • •

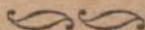
Agnès avait, un jour, perdu son agnelet.
L'on sait que, dédaignant le jeu de l'osselet
Cher aux enfants de Rome, Agnès, pour se distraire,
Avait un agneau blanc. Par ce cadeau, sa mère,
Sachant de son Agnès les désirs innocents,
Avait voulu fêter son huitième printemps.
C'est pourquoi la peinture ou la gravure ancienne,
Voulant représenter la charmante Romaine,
Ne la séparent point de son petit agneau.
C'est peut-être pourquoi, tout près de son tombeau,
Le vingt et un janvier, le clergé, chaque année,
Bénit deux agnelets à tête enrubannée,
Dont la blanche toison, comme insigne d'honneur,
Est offerte plus tard à quelque heureux Pasteur...

Du moins, en attendant, l'agnelet et sa laine
Servaient de pallium à la jeune Romaine.
Elle le nourrissait avec un soin jaloux,
Lui réservant le lait et les mets les plus doux,
L'accablait de baisers et de maintes caresses,
Lui confiait tout bas ses joies et ses tristesses,
Partageant avec lui tous ses jeux innocents.
Bref, après son Jésus et ses aimés parents,
La douce Agnès n'avait rien de plus cher au monde
Que son tendre agneau blanc. Aussi, combien profonde
Et digne de pitié fut sa grande douleur,
Quand, sortant un matin de la chambre d'Honneur
Où près de ses parents, sa belle âme angélique
Prenait, au point du jour, la manne Eucharistique,

Elle n'entendit point le bêlement joyeux,
Du petit agneau blanc salut affectueux !
En vain elle le fit rechercher par son père :
L'agneau ne revint point, et la douce bergère,
Si joyeuse autrefois, devint triste à mourir...
Un soir qu'elle avait vu sa nourrice dormir,
Elle franchit d'un bond la Route Nomentane,
Et pénétra sans peur dans l'immense savane
Où doucement paissait un tranquille troupeau,
Espérant y trouver son cher petit agneau :
Mais elle n'y vit point l'objet de ses alarmes !
Elle revenait donc, versant d'amères larmes,
Lorsque, sur son chemin, un bel adolescent
Soudain se présenta : « Qu'as-tu donc, noble enfant ? »
Lui dit-il, en joignant un regard dont la flamme
Réflétait doucement la pitié de son âme.
« J'avais un agnelet : hélas ! je l'ai perdu ! »
Murmura la fillette. « Et s'il ne t'est rendu,
Garderas-tu longtemps encor cet air morose ?
Oh ! je ne croyais pas que pour si peu de chose
Ton âme, noble Agnès, dût à ce point souffrir !
— Il était tout pour moi ! — Tout pour te divertir,
Mais trop peu pour valoir une telle souffrance...
Si pourtant ce chagrin devait être une offense
A ton ami Jésus ? Si, craignant que ton cœur
Ne s'attîdît un peu pour son Maître et Sauveur,
Il voulut, pauvre enfant, par cette épreuve même,
Rendre plus noble encore un petit cœur qui l'aime ?
— Oh ! pour Lui ! dit Agnès en levant ses beaux yeux...
« Pour l'Époux bien-aimé qui me protège aux cieux...
— Eh bien, que ferais-tu ? — Gaiement le sacrifice
De mes parents chéris, de ma bonne nourrice,
Et puis — Il le sait bien ! — du petit agneau blanc !
Mais surtout je voudrais lui donner tout mon sang !
— J'attendais cet aveu : tiens pour cette vaillance,
Voici ce que Jésus te donne en récompense... »
Sur le front du jeune homme, une auréole d'or
Rendit soudain ses traits plus merveilleux encor.
Abaissant sur Agnès son regard extatique,
Il versa dans son cœur une joie angélique
Et disparut, laissant — témoignage divin ! —
Près de l'enfant, l'agneau, qui lui léchait la main...

Comme la douce Agnès, toujours avec délices,
Sachons offrir à Dieu les plus durs sacrifices
Nous y gagnerons tout : car nous aurons Jésus,
Et puis, même ici-bas, le vrai bonheur en plus !

Fribourg, le 21 janvier 1920.



A sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

o o o

Lorsque tu *chantais*, douce lyre
Vibrant sous l'archet d'un cœur pur

En plein azur;

Ton seul but était de redire

Que chaque jour tu l'aimais plus,

Ton bon Jésus.

Du ciel les chanteurs angéliques

Venaient entendre tes cantiques

Puis, ils s'envolaient tout joyeux

Pour aller les redire aux Cieux.

Thérèse aimée

Notre âme charmée

Pour monter comme toi vers Dieu veut t'imiter :

Apprends notre âme à mieux *chanter*.

Lorsque tu *priais*, flamme ardente

Allumée au souffle divin

D'un séraphin;

Ton âme d'amour débordante

Sans effort s'unissait au cœur

Du doux Seigneur.

Pour qu'elle parvint la première

Ton bon ange offrait ta prière

Et, tout fier, la voyait au ciel

Monter jusques à l'Éternel.

Thérèse aimée

Notre âme charmée

Ne sait hélas ! auprès de Dieu que bégayer :
Apprends notre âme à mieux *prier*.

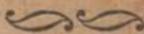
Lorsque tu *souffrais*, fleur brisée
Sous les coups du rude aquilon
 Qu'est l'abandon;
Ton âme sans force et pensée
Savait dire un fiat joyeux et généreux.
Alors l'ange de l'agonie
Offrait ton âme endolorie
Et Jésus disait : « Sois béni,
Ange de mon Gethsémani ! »
 Thérèse aimée
 Notre âme charmée
Par la souffrance comme toi veut se grandir :
Apprends notre âme à mieux *souffrir*.

Lorsque tu voulais, humble Reine,
Prouver ton *amour* au Sauveur
 Roi de ton cœur,
Tu recherchais tout ce qui gêne ;
Tout ce qui froisse et qui déplaît
 Te souriait.
Et la douce Vierge Marie
Disait à Jésus attendrie :
« Cette enfant sait la charité :
Elle aime dans l'humilité. »
 Thérèse aimée
 Notre âme charmée
Veut par l'amour à ton Jésus se conformer :
Apprends notre âme à mieux *aimer*.

Lorsque tu mourus, attirée
Par l'aigle divin du Thabor
 Aux ailes d'or,
Ton âme pure et délivrée
Gaiement quitta son corps mortel
 Et le Carmel.
Lors retentit aux chœurs des Anges
Un chant de joie et de louanges,

Tous offraient la Petite Fleur
A Jésus, son aigle vainqueur.
Thérèse aimée
Notre âme charmée
Comme toi veut un jour à Dieu se réunir :
Apprends notre âme à bien mourir.

Saint-Mars-de-Coutais, avril 1926.





Une allée de Palmistes à la Guadeloupe.



Les deux Mères.

Drame patriotique, en trois actes, en vers.

o o o

« ... On se grandit soi-même
Quand on se fait petit pour hausser
[ceux qu'on aime ! »

PERSONNAGES :

Jules RENAUD (18 ans), engagé volontaire.
Guillaume RENAUD, son frère, 22 ans.
Emile DESPRÈS (13 ans).
Le LIEUTENANT-PRÊTRE LE ROY.
1 COLONEL, président du Conseil de Guerre.
1 COMMANDANT et 1 CAPITAINE, assesseurs.
1 CAPITAINE, faisant office de Procureur.
4 SOLDATS FRANÇAIS.
1 OFFICIER ALLEMAND.
3 SOLDATS ALLEMANDS.

o o o

*La scène se passe en France, dans une région du Nord,
en décembre 1914.*

o o o

N. B. — On peut, à volonté, augmenter le nombre des
soldats français et allemands.

ACTE PREMIER

La Trahison.

La scène se passe au Nord de la France, à l'entrée d'un bois que défendent les Français.



SCÈNE PREMIÈRE

JULES RENAUD, *seul, en sentinelle.*

(Huit heures sonnent à un vieux clocher voisin.)

Huit coups... C'est l'heure exquise où la chère famille
 Là-bas, près du foyer qui d'un bon feu pétille,
 Devise doucement... Comme je les revois !...
 Hélas ! au lieu de cinq, ils ne sont plus que trois :
 Mon vieux père, maman, notre sœur Gabrielle...
 Papa lit son journal : chaque bonne nouvelle
 Fait briller de bonheur ses yeux enthousiasmés.
 C'est qu'il a, dans l'esprit, vivement imprimés
 Les cruels souvenirs de l'horrible défaite,
 Et son cœur voudrait voir le jour où la trompette
 Sonnera pour la France et pour ses nobles fils
 La victoire effaçant l'affreux soixante-dix !
 Maman et Gabrielle, à la lampe qui brille,
 Eclairent le travail qu'ouvrage leur aiguille,
 Et je suis assuré que ces deux cœurs aimants,
 En travaillant pour nous, pensent aux chers absents...
 Mon départ et celui de Guillaume, mon frère,
 Furent un coup cruel pour le cœur de ma mère.
 Moi, du moins, je reçus sa bénédiction,
 Quand je lui découvris ma résolution
 De m'engager soldat, le cœur plein de vaillance,
 Malgré mes dix-huit ans, pour défendre la France !
 Mais lui, le cher aîné, pourquoi s'est-il enfui
 Un triste soir que tous, bien inquiets de lui,
 L'attendaient en vain pendant la nuit entière ?...
 Parti, sans avertir, par delà la frontière...
 Parti chez l'Allemand, cet ennemi cruel,
 Brisant d'anxiété notre cœur fraternel...
 Pourquoi cet abandon, dur, incompréhensible ?
 Serait-ce pour trahir ? Non, ce n'est pas possible,

Notre mère en mourrait... Et puis il était bon !...

(Un temps.)

Pourtant, il me revient quelque léger soupçon :
 Car à ma sœur parfois s'il prenait fantaisie
 De me gêner un peu : vite la jalousie
 En Guillaume étouffait la bonté de son cœur,
 Maintenant dans son âme une injuste rancœur.
 La jalousie, hélas ! conduit souvent au crime :
 J'ai peur : de celui-ci, la première victime
 Ce serait notre mère... Et pourtant le chagrin
 L'a déjà tant vieillie ! Et de son Benjamin
 Le départ a brisé son âme courageuse.
 Bien souvent je revis cette heure glorieuse,
 Mais dure, des adieux... : brisés d'émotion,
 Mes parents me donnant leur bénédiction...,
 Toi, sœurette, à mon cou glissant une médaille
 De la Vierge bénie : « Au sein de la bataille
 Elle te gardera ! Conserve-la toujours, »
 Me disais-tu... « Le soir, surtout aux tristes jours
 Où ton cœur sentira monter la défaillance,
 Invoque avec ardeur la Vierge d'espérance...
 Dis, tu me le promets ? » Brave petite sœur,
 Oui, je te l'ai promis, et, la main sur le cœur,
 Je ne crois pas avoir oublié ma promesse...
 Que de fois, Gabrielle, aux heures de faiblesse,
 Aux heures de dégoût, aux moments douloureux,
 Ton souvenir aimant m'a rendu généreux !...

Quand la bonté de Dieu, sœurs des soldats de France,
 Dans votre cœur si pur fait fleurir la vaillance,
 Vous êtes des héros plus grands que vos soldats,
 Car c'est vous qui donnez le courage à leurs bras ;
 Et quand votre regard, plein d'ardente tendresse,
 Ne peut plus adoucir leurs ennuis, leur tristesse,
 Quand vous n'êtes plus là tout près, pour nous bénir,
 Nous sommes forts encor par votre souvenir !...
 Que ta prière, ô sœur, se fasse plus ardente
 Car je me sens, ce soir, envahir d'épouvante :
 On dirait qu'un malheur va s'abattre sur moi :
 Vierge sainte, au secours !...

*(On entend un bruit léger dans
 la coulisse de droite.)*

(Jules met en joue.)

Qui vive ?

SCÈNE II

JULES, GUILLAUME

(Guillaume apparaît avec précaution... le doigt sur ses lèvres.)

GUILLAUME

C'est moi...

JULES, bouleversé.

Toi ?...

Guillaume en ce moment ! Malheureux, la consigne,
Tu le sais bien, défend le moindre mot : un signe,
Si l'on pouvait nous voir, nous perdrait tous les deux...

GUILLAUME

On dort.

JULES

Et mon devoir ?

GUILLAUME

Il est trop rigoureux
S'il défend au soldat de parler à son frère
Qui vient l'entretenir d'une sœur, d'une mère...

JULES, troublé.

Tu viens donc du pays ? Elles sont bien, dis-moi ?
Leur nom béni me cause un indicible émoi...
Parle, mais parle bas.

GUILLAUME, tendant une lettre.

Tiens, peux-tu reconnaître
De qui cette écriture et de qui cette lettre ?

JULES,

prenant la lettre et l'approchant d'une veilleuse.
Gabrielle ! Oh, merci !

(Il dépose son fusil. Il baise la lettre et déchire l'enveloppe. Il lit :)

Mon cher Jules,

Je t'envoie vite un mot par une occasion certes bien inattendue. Figure-toi que tout à l'heure au moment où je sortais de l'église pour prendre le chemin de la maison, quelqu'un s'est soudain présenté devant moi. Juge de mon émotion : c'était Guillaume que je croyais loin, bien loin. Il m'aborde avec un air de mystère et me demande si j'ai des nouvelles à t'envoyer; il se charge de te les faire parvenir.

Vite j'ai couru à la maison et sans rien dire à maman à qui cette rencontre eût causé une dangereuse émotion, je te griffonne ces quelques lignes où je voudrais mettre, frêrot chéri, toute la tendresse de mon âme de sœur et d'amie.

Que te dire de ceux qui sont restés ? Ils continuent la vie monotone que tu connais et, sans qu'ils se le disent, il est visible que leur pensée est avec les absents dont ils voudraient, par leur désir et leurs prières, hâter le bienheureux retour.

Quant à moi, depuis ton départ, mon pauvre Jules, je ne vau pas grand'chose. Quelle tristesse quand, à mon réveil, la chambre voisine reste muette, cette chambre où ta voix de rossignol souvent me servait d'*Angelus*, et d'où tu ne tardais guère à venir déposer sur mon front un baiser fraternel !... Quand à table je vois ta place vide et qu'à force de t'avoir cherché tout le jour, mon pauvre cœur en est tout meurtri, je me sens angoissée à en mourir, et souvent pour ne pas paraître lâche et triste devant maman, je m'enfuis pour pleurer dans ma chambre... Pardonne-moi de te dire tout cela, mon Jules aimé; mais il est des heures où l'on étouffe à comprimer son cœur et n'as-tu pas été mon confident de toujours ? D'ailleurs souffrir de ceux qu'on aime n'est-ce pas une preuve d'amour ? Je suis donc sûre que tu excuseras ma faiblesse et que cette pensée t'aidera à souffrir puisque tu sais que je souffre de toi et de ta souffrance à toi...

Courage, mon Jules, et que Dieu et la douce Vierge te donnent plus de vaillance que n'en a ta petite sœur qui ne peut pas vivre sans toi...

Ecris-nous vite si cela t'est possible et dis-moi que tu penses quelquefois à nous qui ne pensons qu'à l'absent tant aimé.

Et puis, mon frère chéri, faut-il te le dire ? Oh que c'est dur au cœur d'une sœur aimante... Je ne sais si je me suis trompée en lisant dans le regard de Guillaume... J'ai peur, Jules, défie-toi de...

SCÈNE III

LES MÊMES, UN OFFICIER et 3 SOLDATS ALLEMANDS.

(Vers la fin de la lettre, pendant que Jules lit, et que Guillaume fait les cent pas au fond de la scène, un soldat allemand est entré sans bruit. A « défie-toi de... » il lui jette un mouchoir sur la bouche et le bâillonne. Aussitôt deux autres Allemands et un officier se jettent sur Jules et le lient... Jules regarde Guillaume... et soudain il comprend la trahison.)

L'OFFICIER

Désarmez ce soldat.

(On prend le fusil, on lui enlève son revolver, sa baïonnette.)

Ensuite emportez-le loin, bien loin du combat,
Car nous aurons besoin de cette sentinelle
Pour la faire parler... Et vite qu'on appelle
Le bataillon qui doit surprendre les Français...
Le tour fut bien joué... mais il sera mauvais
Pour les dormeurs...

(Voyant Guillaume ahuri, déjà regrettant sa faute.)

Tiens, toi, voici ta récompense

(Lui jetant une bourse.)

Aimable compagnon, fidèle enfant de France,
Il ne te reste plus qu'à crier de tout cœur
Avec les Allemands : Vive notre Empereur !

(Ils sortent emmenant leur prisonnier. — Au loin, bruit de pas. — Fusillade. — Cris : « Aux armes !... Trahison !... »

SCÈNE IV

GUILLAUME, reste seul en scène.

(Il écoute, épouvanté.)

Sans doute, ils surprendront toute la batterie...
C'en est fait, et Guillaume est traître à sa Patrie,
Et pour sa mère, hélas ! il n'est qu'un vil félon.

(Un temps.)

Caïn !... Judas !...

(Tombant à genoux et pleurant.)

Maman, petite sœur, pardon !

RIDEAU

ACTE II

Le Calvaire.

La scène représente la place publique d'un village du Nord de la France, en région envahie.

o o o

SCÈNE PREMIÈRE

JULES RENAUD, *enchaîné*, UN OFFICIER et 3 SOLDATS ALLEMANDS.

(Pendant que l'officier fume sa pipe et ricane, les soldats insultent et maltraitent Jules Renaud.)

L'OFFICIER ALLEMAND

Enfin, nous direz-vous le nom du Capitaine
Qui commandait là-bas et que sans trop de peine
Nous fîmes prisonnier avec son bataillon ?...
Vous vous en souvenez ? Eh bien, quel est son nom ?

JULES

S'il ne vous l'a pas dit, ce n'est pas mon affaire
De trahir son secret...

L'OFFICIER

Voilà bien du mystère
Et bien de la vertu lorsque l'on a failli,
Quand tout un bataillon que vous avez trahi
Est tombé dans nos mains par votre seule faute.
N'oubliez pas, ami, que vous êtes notre hôte;
Allons, soyez gentil et, de tout votre cœur,
Criez avec nous tous : Vive notre Empereur !
Et vive l'Allemand !

JULES

Jamais ! Vive la France !

L'OFFICIER, *le vise d'un coup de revolver et l'atteint au bras droit.*

Tiens ! voilà pour la France... et pour votre insolence.
Voyez-vous ce héros qui, posant au martyr,
Prétend nous insulter... Il va nous divertir

Plutôt en nous servant comme cible vivante...
 Et nous verrons bientôt qui de nous deux plaisante.
 Le nom du capitaine ? Un..., deux..., trois..., je fais feu.

(Il tire la jambe, Jules tombe ensanglanté.)

(Les soldats : Bravo !)

SCÈNE II

LES MÊMES, plus EMILE DESPRÈS (13 ans) (*).

EMILE, portant un pot d'eau.

Tiens, des soldats, passons...

(Voyant Jules.)

Mais, un Français; mon Dieu !

Il est lié, blessé... Les barbares ! leur gloire
 Est de faire souffrir les innocents.

JULES, l'apercevant.

A boire !

A boire, par pitié !

(L'enfant s'approche.)

L'OFFICIER, le repoussant brutalement.

Pas si vite, l'enfant.

Tu sembles oublier que notre aigle allemand
 Qui planera bientôt sur la ville orgueilleuse
 Que vous nommez Paris, étend, victorieuse
 Son aile frémissante en ce pays français,
 Obligé de subir nos superbes succès...
 Je suis le maître ici : c'est moi seul qui commande.
 D'ailleurs, sache-le bien, celui qui te demande
 Un peu d'eau par pitié, ne fut qu'un renégat.

(Mouvement de Jules.)

EMILE

Je suis trop jeune encor pour juger un soldat,
 Mais mon cœur va d'instinct vers celui qu'on torture :
 Laissez-moi lui donner quelques gouttes d'eau pure
 Pour étancher sa soif.

(* Chacun connaît l'épisode héroïque et historique du jeune E. Desprès.

L'OFFICIER

A quoi bon insister,
Puisque dans un instant je vais l'exécuter ?

EMILE

Comment ? Ce prisonnier blessé, gisant à terre,
Vous pourriez l'achever ? Et votre cœur de pierre
Ne ferait pas de peur frissonner votre bras ?

L'OFFICIER

Notre cœur ? Allons donc ! L'Allemand n'en a pas...
(*Emile indigné, s'élançant.*)

JULES

Prends garde, enfant.

EMILE

Tant pis ! moi, je ne sais pas feindre
Et je veux leur montrer que je n'ai rien à craindre.

(A l'officier.)

Oui, vous avez bien dit : vous n'avez pas de cœur,
Vous autres Allemands, par suite, pas d'honneur.
Quand le Français vainqueur entre dans vos villages,
Il n'abuse jamais, lui, de ses avantages.
S'il rencontre une femme, un enfant, un vieillard,
Pour eux, le plus certain et le meilleur rempart,
C'est leur faiblesse même. Et vous dont la Kulture
Prétendait s'imposer à toute créature...

JULES

Assez, enfant, tais-toi !

EMILE

Je ne me tairai pas...

Car j'avais une sœur qu'ils menèrent là-bas ;
Mon père est prisonnier, et, me laissant sur terre
Tout seul (oh les maudits !) ils ont tué ma mère !

(A l'officier.)

Oui, vous les Allemands, vous mettez votre honneur
A répandre le sang, à semer la terreur.
La femme devant vous ne sait point trouver grâce,
Et guidés par Satan qu'aucun crime ne lasse,

De nos petits Français, faites des orphelins,
Puis vous les mutilez en leur coupant les mains !

L'OFFICIER, *riant jaune.*

Tu m'amuses, enfant !

EMILE

Oui, oui, vous pouvez rire,
Vous pleurerez bientôt, car Dieu va vous maudire.

L'OFFICIER

Dieu ? Mais il est pour nous et pour notre Empereur,
Et c'est par son vieux Dieu qu'il est toujours vainqueur.

EMILE

Ah bah ! Et vous croyez que ce Dieu qui vous mène
Dans la boue et le sang, dans la honte et la haine,
C'est le Dieu de la crèche et le Dieu de la Croix,
Ce Dieu bon qui, modeste et sublime à la fois,
Ne sut que pardonner, oublier et sourire ?
Allons donc ! la bonté ne peut se contredire :
Le Dieu de Bethléem ne peut semer le fiel.
Le Dieu des Allemands, lâche, impur et cruel,
C'est le Dieu de Luther, c'est le Dieu satanique,
C'est le singe de Dieu, non le Dieu catholique
Qui, pour nous mieux aimer, se fit enfant un jour.
Mais le Dieu des Français, c'est le Dieu de l'amour,
Et c'est l'amour toujours qui gagne la victoire.

L'OFFICIER, *furieux.*

(Le saisissant brutalement par le bras.)

Assez, vil insolent ! Ah ça, pourrais-tu croire
Que tu vas à ton aise, en vain nous insulter ?

(Poussant l'enfant près du blessé.)

Ah ! tu le veux ? au mur, où tu pourras goûter
La douceur de mourir avec ton camarade !

(Se ravisant et lui montrant son fusil.)

Ou plutôt non, gamin ; pour pareille bravade,
Je serai généreux. Tiens, à ta volonté
Je laisse libre choix : gagne ta liberté.
Tâche avec mon fusil, d'ouvrir les saints portiques
A ce martyr français aux vertus héroïques.

EMILE

Moi ! Viser ce soldat !...

JULES, à Emile.

Puisque je dois mourir,
J'aime mieux qu'un Français...

EMILE, *semblant prendre une décision.*

Soit, il faut en finir.

(Prenant le fusil de l'officier et l'écartant.)

Mais je suis inhabile. Allons quelque distance !

(Il se place entre le soldat et l'officier, fait mine de viser le soldat français; puis soudain, fait volte face, tourne l'arme contre l'officier et tire à bout portant dans le cœur.)

Tiens, Prussien !

(L'officier tombe. — Les soldats se précipitent, l'un soutient l'officier et l'emporte, les deux autres s'élancent sur l'enfant.)

JULES

Brave cœur !

LES SOLDATS

percent l'enfant de leurs baïonnettes en criant :

Maudit !

EMILE, *tombe en criant :*

Vive la France !

(Coups de fusil dans les coulisses, rumeurs et cris. Quelques soldats français font irruption avec le lieutenant Le Roy, prêtre-soldat, décoré de la croix d'honneur et de la croix de guerre. Aux coups de fusil tout proches, les Allemands s'enfuient laissant leurs blessés.)

SCÈNE III

JULES, *blessé*, EMILE, *agonisant*, LE LIEUTENANT LE ROY
ET 4 SOLDATS FRANÇAIS.

LE LIEUTENANT

Victoire ! Encore un coin de notre cher pays
A jamais délivré de ces Prussiens maudits !

(Apercevant Jules.)

Tiens, un blessé français... Partout, sur leur passage
Ils aiment à montrer leur cruauté sauvage...

*(Il se dirige vers Jules; en le déliant, il voit la
blessure.)*

Soldats, un pansement !

JULES

Merci !

(Indiquant Emile.)

Mais, lui d'abord...

Oh lui ! soignez-le, vite... hélas ! s'il n'est pas mort...

Français, c'est un héros, martyr pour la Patrie...

Il paraît un enfant; mais dans sa chair meurtrie,

Bat le cœur d'un vaillant. Pour ne pas m'achever,

Comme ils le désiraient, il tua l'officier;

Mais les soldats prussiens, dans leur haine farouche,

L'ont transpercé de coups.

LE LIEUTENANT, *soulevant la tête de l'enfant.*

De sa petite bouche

Sort un caillot de sang : nous arrivons trop tard.

(Emile ouvre les yeux.)

Il vit, le cher gamin : quel doux et fier regard !

(Très doux.)

C'est nous, nous les Français qui plaignons ta souffrance.

EMILE, *lentement.*

Je n'ai... jamais souffert... car... je meurs... pour... la
[France !

(Sa tête retombe.)

LE LIEUTENANT

Mort !

JULES

Mort ?

LE LIEUTENANT

Mort à treize ans, fier et grand comme un preux,
Avec la joie au cœur et le sourire aux yeux...

(Il le baise au front, puis détachant sa croix de guerre.)

Tiens, reçois cette croix,... Puis mon baiser de prêtre
Et de soldat français qui tient à reconnaître
Ton sublime héroïsme...

(Il se lève... les yeux au Ciel.)

O France, sol béni,

Par le sang de tes fils saintement rajeuni...

Non, tu ne mourras pas. Tant que, pleins de vaillance,
Tes soldats généreux braveront la souffrance,
Tant qu'ils sauront garder, dans leur cœur de Français,
L'audace de tes preux qui ne cède jamais,
Avec la foi sacrée au Dieu de leur baptême,
Foi leur montrant au ciel un Père qui les aime
Et qui leur donnera, s'ils tombent à leur tour,
La palme qu'Il réserve à ses héros d'amour...
Tant que tes femmes, France, aux fils de leur tendresse,
Aux époux tant aimés, déroband leur tristesse,
Pour Toi, réussiront à se faire oublier,
Et jusqu'au dernier souffle, à les sacrifier...
Tant qu'enfin, tes petits, comme ce brave enfant,
Dont l'audace fut belle et le trépas si grand,
Méprisant le danger, sans craindre la menace,
A l'ennemi plus fort, crânement feront face;
Tant que, poussant ce cri : « La France et Dieu d'abord »
Plutôt que la souillure, ils choisiront la mort...
Tu ne périras pas !... Un peuple, dont la terre
Produit, comme le blé, cette foi salutaire
Donnant au jeune enfant la vertu d'un martyr...
Dieu l'a béni, ce peuple ! il ne peut pas mourir !...

(S'adressant aux soldats.)

Allez, et préparez vite la sépulture
De ce nouveau martyr de l'horrible Kulture...
J'irai dans un instant, lorsque vous serez prêts,
Prier sur le tombeau de ce héros français...

(Les soldats sortent, emportant l'enfant.)

SCÈNE IV

JULES, LE LIEUTENANT FRANÇAIS.

LE LIEUTENANT, *s'approchant de Jules.*

A vous, ami... Pardon... Je vous ai fait attendre...

JULES

Oh ! vous avez bien fait : j'étais heureux d'entendre
Lover ce cher enfant qu'ils ont martyrisé...LE LIEUTENANT, *montrant le sang.*

Du sang ? Vous êtes donc bien gravement blessé ?

JULES

Je ne sais : Mes bourreaux, heureux de se distraire,
Pour moi rêvaient un long et douloureux calvaire...
S'essayant sur mon corps en un sinistre jeu,
Ils désiraient me voir mourir à petit feu.
Savez-vous qu'ils voulaient que de tout cœur je crie :
Vive leur Empereur ? — « Vive notre Patrie ! »
Ai-je crié...

LE LIEUTENANT

Bravo !

JULES

Mais de son revolver,
Le Prussien, ricanant d'un sourire d'enfer,
M'a brisé le bras droit. Puis, avec impudence,
Il m'osa demander — à moi, soldat de France ! —
Le nom du Capitaine et de mon bataillon...
Il me prenait pour lui, cet odieux Teuton :
J'ai gardé le silence... Une seconde balle
Me fracassa la jambe... Et sa gaieté brutale
Allait continuer, quand ce vaillant petit,
Refusant d'obéir à l'Allemand maudit,
A, d'un seul coup, jeté sa vilaine âme au diable.
Mais l'enfant a payé son audace admirable...LE LIEUTENANT, *ému.*Vous fûtes des vaillants tous deux. Et maintenant,
Laissez-moi vous donner un premier pansement.

(Il voit l'eau d'Emile; donne à Jules un peu de rhum à boire, pour le fortifier, puis il découvre le bras, lave et panse, — ensuite, la jambe de même... Après avoir longuement examiné les blessures :)

Ami, Dieu soit loué ! Votre chair est meurtrie,
Mais les os sont intacts : un mois d'infirmérie
Et vous pourrez répondre à l'Allemand cruel...

JULES, sanglotant, soudain, bas et farouche.

J'eusse, hélas ! préféré que le coup fût mortel !...

LE LIEUTENANT, à part.

Que dit-il ?

(A Jules.)

Vous pleurez !... Est-ce que la blessure...

JULES

Oh non !

(Montrant son cœur.)

Elle est ici, la grande meurtrissure...

Vous m'avez délivré; merci de tout mon cœur,
Mais j'eusse préféré la mort au déshonneur...

LE LIEUTENANT

Je ne vous comprends pas.

JULES

Vous ne pouvez comprendre.

Oh ! comme il m'était dur, tout à l'heure, d'entendre

Le mot de renégat jeté par ce Prussien...

Quel plus sanglant outrage à l'honneur d'un chrétien

Et d'un soldat français ?... Et pourtant cet outrage

Je le méritais bien et même davantage...

LE LIEUTENANT

Vous, un traître ? Allons donc ? Vous n'êtes qu'un vaillant....

JULES, comme en délire.

Vous ne le croyez pas ? Merci, mon lieutenant...

Moi, traître à ma Patrie, oh ! ce n'est pas possible !

Cette seule pensée est un tourment horrible.

Jules Renaud, un traître ? Un vulgaire félon ?
 Il aurait au Prussien livré son bataillon ?...
 Lui qui pour la Patrie, engagé volontaire,
 Eut tant de peine à voir les larmes de sa mère !...

LE LIEUTENANT

Eh bien ?

JULES

Et cependant je sais ce qui m'attend :
 Si les Français me font passer en jugement
 Je serai condamné...

LE LIEUTENANT, *insinuant.*

Vous redoutez peut-être
 Que je ne vous trahisse ? Auriez-vous peur d'un prêtre ?
 Je suis prêtre et soldat !

JULES

C'est vrai, vous l'avez dit...
 Eh bien, je dirai tout, car ce secret maudit
 M'épouvante et m'opprime.

LE LIEUTENANT

Un secret qui vous pèse,
 Rend l'esprit plus léger et le cœur plus à l'aise,
 Quand on peut le verser comme un pesant fardeau
 Dans le cœur d'un ami muet comme un tombeau.

JULES

Merci ! Donc écoutez ma lamentable histoire.
 Ma famille est du Nord, et, vous pouvez me croire,
 Très honorable ! Ayant connu soixante-dix,
 Mon père, ex-officier, transmet à ses deux fils
 La haine du Prussien... Au début de la guerre,
 Je m'engageai, joyeux et, béni par ma mère,
 Je pris rang de soldat malgré mes dix-huit ans.
 Trois mois après, j'étais au front. Pendant ce temps,
 Mon frère aîné, Guillaume, exempté du service,
 Partait subitement, sans laisser nul indice,
 Nous laissant ignorer le but de son départ,
 Et pleins d'anxiété ! Pour moi, trois mois plus tard,
 J'arrivais sur le front... Or j'étais sentinelle
 Avant-hier. Pendant que mon esprit fidèle



La grotte de Massabielle à Pointe-à-Pître.



Pensait aux chers absents, soudain mon frère aîné
 Apparut devant moi. Content, mais étonné
 Et surtout inquiet, je lui fis d'abord signe
 De ne pas avancer au nom de la consigne...
 Mais il m'offrit alors un billet de ma sœur...
 Je ne pus écouter que la voix de mon cœur :
 Avidement je lus... C'était une trahise...
 Pendant que je lisais, tout à coup, par surprise,
 Je fus brutalement bâillonné, ligoté;
 Je ne compris qu'alors l'atroce vérité,
 Quand le chef allemand, les yeux pleins d'ironie,
 A mon frère jeta le prix de l'infamie...
 Prêtre et soldat français, deux fois homme d'honneur,
 Vous devinez quel coup horrible pour mon cœur,
 De voir ce cher aîné, le sang de notre sang,
 Trahir notre pays avec un peu d'argent
 Et, sans nulle pitié, livrer son jeune frère,
 Pouvant d'un même coup, hélas ! tuer sa mère !

LE LIEUTENANT

Vous voyez que lui seul...

JULES, *l'interrompant.*

Je suis coupable aussi :
 Car cet affreux complot n'aurait pas réussi,
 Si mon cœur n'eût pas eu son moment de faiblesse.

LE LIEUTENANT

Allons donc ! Mon ami, quel cœur fait de noblesse
 Et de simple bonté ne saurait compatir
 A ce malheur affreux dont vous êtes martyr,
 Mais nullement l'auteur ? Et contre une sentence
 Qui voudrait condamner, je crois que la défense
 Me serait bien facile ; et par un juste arrêt,
 Loin de vous fusiller, l'on vous décorerait...

JULES

Merci, vous êtes bon... Mais il me faudrait dire
 Que Guillaume a trahi : j'aime mieux le martyr
 Que la vie à ce prix : Dire la trahison,
 Mais, c'est de mes parents déshonorer le nom !

Plutôt signer ma mort... La mort ! Je la préfère,
Et pour rien je ne veux faire pleurer ma mère...

LE LIEUTENANT, *ému.*

Mais, malheureux ami, ce cruel déshonneur
Que vous éviteriez en brisant votre cœur,
Existerait pourtant dans l'affreuse hypothèse
Où vous dussiez mourir d'une balle française !...

JULES, *après un moment d'émotion.*

Non, Père, car alors je compterais sur vous,
Vous, prêtre, qui savez les mots tendres et doux
Qui nous font accepter la plus dure souffrance...

(Lentement.)

Vous diriez que je meurs... pour elle et pour la France !

LE LIEUTENANT, *très ému, baise le soldat au front.*

(Se levant :)

Oh ! qu'il est grand et beau, pour être tant aimé,
Ce doux pays de France, où Dieu même a semé,
Sans compter, les vertus d'héroïsme et d'audace
Qui sont, avec la foi, les trésors de sa race !...

(Les mains jointes.)

Dieu juste qui lisez jusqu'au fond de nos cœurs,
Dieu bon qui seul pouvez éloigner les douleurs,
Rendez le traître ingrat, fidèle à sa patrie,
Gardez ce noble enfant à sa mère chérie,
Soyez pour eux le Dieu grand, sublime, indulgent :
Touchez le cœur du traître et sauvez l'innocent !

RIDEAU

ACTE III

Le Triomphe des deux Mères.

Même décor. Sur la place, une table pour le Conseil de guerre, placée obliquement pour que l'accusé ne tourne pas le dos aux spectateurs.

• • •

SCÈNE PREMIÈRE

UN SOLDAT FRANÇAIS, *montant la garde*, puis UN COLONEL, *président du Tribunal*, avec UN COMMANDANT et UN CAPITAINE, *assesseurs*, UN CAPITAINE, *faisant office de procureur* et LE LIEUTENANT LE ROY, *avocat de la défense*.

(*Pendant que le soldat présente les armes, les officiers entrent et s'asseyent, les 3 juges, derrière la table, le procureur et l'avocat sur les côtés, tournés de biais vers les spectateurs.*)

LE PRÉSIDENT, *examinant les feuilles du procès.*

(*Après un moment de silence, s'adressant au procureur et à l'avocat qui préparent aussi leurs feuilles.*)

Vous êtes prêts, Messieurs ?

(*Signe affirmatif du capitaine et du lieutenant.*)

(*Au soldat.*)

Qu'on fasse comparaître

Le soldat inculpé.

(*Le soldat sort.*)

S'il est vrai qu'il fut traître,
Je requiers contre lui votre sévérité,
Pour que ce premier fait reste un fait isolé.

SCÈNE II

LES MÊMES, JULES RENAUD, le bras en écharpe,
entre DEUX SOLDATS.

(Il va se placer en biais, vis-à-vis du président, salue de la tête et reste debout; les deux soldats se tiennent derrière lui. Le premier soldat reprend sa faction.)

LE PRÉSIDENT, au procureur.

Monsieur le Procureur, vous avez la parole.

LE CAPITAINE PROCUREUR

Messieurs, certes, il serait puéril et frivole
De rappeler ici nos devoirs de Français.
En ce moment tragique, où, grâce à ses succès,
L'ennemi, débordant de partout nos frontières,
Foule sous son talon des provinces entières;
Alors que l'orgueilleux, par sa brutalité,
Prétend anéantir le droit, la liberté...
Non, je n'insiste pas : en ce moment tragique,
Sous les coups menaçants du Germain satanique,
Même sans gravité, désobéir aux lois,
C'est trahir son pays et le trahir deux fois !
Or, pour cet accusé, voici comment l'enquête
Peut établir les faits. Elle reste incomplète,
Puisque le seul témoin de ce triste méfait
Est mort à l'hôpital. Le bataillon dormait,
Fatigué, paraît-il, d'une rude journée.
De la relève, l'heure était déjà sonnée.
Cet homme, réveillé, venait à pas de loup
Relever le soldat Renaud, quand tout à coup
Il entendit des voix : « Tiens, pour ta récompense,
Prends ceci, disait-on, fidèle enfant de France... »
Puis soudain, une troupe immense de Prussiens
Firent irruption, hurlant comme des chiens.
« Aux armes ! Trahison ! cria la sentinelle :
Ce cri valut la mort à ce soldat fidèle...
Cependant les Français se levaient mais... trop tard,
Car ils étaient déjà cernés de toute part;

Et le chef dut se rendre avec son bataillon.
Quant au probable auteur de cette trahison,
Il avait disparu. L'on nous a fait connaître
Que, depuis, nos soldats avaient trouvé le traître

(Mouvements de Jules et de l'avocat.)

Expiant son forfait aux mains des Allemands...

*(L'avocat fait un geste d'impatience et va parler.
Il attend encore.)*

Voici comment, d'ailleurs, fort peu reconnaissants
Envers leur prisonnier, ils ont jugé l'affaire...

*(Le capitaine ouvre alors un journal allemand et
lit :)*

« Hier nos troupes dans la section du Nord ont opéré un
heureux coup de main et fait prisonnier tout un bataillon
avec son chef. Il est vrai que cet excellent coup de filet fut
facilité par la sentinelle qui s'est laissée aisément cueillir
et qui, à la vue de nos troupes, n'a pas poussé un cri. Tout
le bataillon dormait; la capture fut opérée en quelques mi-
nutes. Et l'on dira encore que l'incorruptible soldat français
reste insensible devant notre mark allemand !... »

(Repliant le journal.)

Je crois que le jury doit se montrer sévère :

Les faits sont accablants; l'exemple vient de haut :

L'inculpé n'étant pas ignorant, tant s'en faut,

Issu d'une famille en tout point honorable...

*(A ce mot de famille, Jules baisse la tête
et fond en larmes.)*

Donc, la peine de mort convient à ce coupable !

(Le procureur s'assied.)

LE PRÉSIDENT

Soldat Jules Renaud, vous avez entendu

Le rapport concluant que vous étiez vendu

Aux Allemands, à qui votre trahison

A livré des Français; donc en toute franchise

Répondez. Est-il vrai, qu'en voyant l'ennemi,

Vous n'avez proféré ni menace, ni cri

Pour sauver les Français d'une honte certaine ?

JULES, *fuyant le regard du lieutenant.*

C'est vrai, mon Colonel.

(Geste d'émotion du lieutenant.)

LE PRÉSIDENT

De plus, le Capitaine

Rappelle les propos de l'officier prussien
 Jetant sans doute au traître, avec un froid dédain,
 Quelques pièces d'argent. Ce triste témoignage
 Est-il exact ?

JULES, *baissant la tête.*

Exact.

LE PRÉSIDENT

Ce n'est pas le courage

Qui vous a fait défaut : car dans votre livret
 On vous dit téméraire, audacieux et prêt
 A remplir de bon cœur un rôle difficile.
 De votre trahison, le malheureux mobile
 Serait donc l'intérêt ?

(Jules ne répond pas.)

LE PRÉSIDENT

N'avez-vous, devant Dieu,

Rien à dire de plus que votre triste aveu ?

JULES

Non, plus rien.

LE PRÉSIDENT, *à l'avocat.*

La parole est donc à la défense.

LE LIEUTENANT LE ROY, *se levant.*

Messieurs, bien volontiers je plaide l'innocence
 Car j'en suis assuré : je pourrais, sur l'honneur,
 Jurer que ce soldat est un homme au grand cœur.
 Je l'ai vu souriant, malgré ses meurtrissures,
 Refusant aux Français de panser ses blessures,
 Avant de secourir l'héroïque gamin
 Victime, comme lui, du barbare Germain.
 S'il fut blessé, meurtri, c'est que, plein de vaillance
 De bouche et plus de cœur, il dit : Vive la France !
 S'ils ont sur lui bavé leurs injures sans nom,
 C'est qu'il n'a pas voulu nommer son bataillon
 Ni leur nommer son chef... N'est-ce pas du courage ?
 Et pour vous émouvoir faut-il donc davantage ?

Lorsqu'on est aussi brave, on ne saurait faiblir :
Des héros comme lui ne peuvent pas trahir !
De plus, n'oublions pas qu'engagé volontaire,
Pour servir la Patrie, il a quitté sa mère,
Malgré ses dix-huit ans...

(*Un temps.*)

Toutefois l'apparence,
Je le sais, ne rend pas facile la défense.
Mais je connais les faits. Cet homme est innocent :
L'ennemi l'a surpris, et cet ennemi ment
Quand il dit que Renaud a trahi sa Patrie
Pour quelques marks prussiens. N'est-elle pas pétrie,
Cette âme d'Allemands, de mensonge et de fiel ?
Quant aux propos méchants de l'officier cruel,
Ils ne s'adressaient pas à notre sentinelle...

(*Jules fait un geste de supplication pour
l'empêcher de parler.*)

(*Le lieutenant troublé.*)

Faut-il donc, ô mon Dieu, pour demeurer fidèle
Au secret qui m'étouffe, exposer l'innocent
À la honte, à la mort ? O Dieu, Dieu tout-puissant,
Ayez pitié de nous !

(*Aux Juges, étendant la main.*)

Juges, je vous le jure,

Ce soldat est exempt de toute forfaiture !

(*Il s'assied.*)

(*Le président témoigne de l'émotion.*)

LE PROCUREUR

Avouez-le, Messieurs, il serait malaisé
De voir, en ce discours défendant l'accusé,
Autre chose qu'un cri de l'ami secourable...
On n'y saurait trouver d'argument véritable.
Les faits sont là, réels, avoués simplement :
L'honneur du nom français demande un châtement !

LE PRÉSIDENT, *troublé malgré lui, à Jules Renaud :*

Pour vous défendre, ami, n'avez-vous rien à dire ?

JULES

Non, rien, mon Président.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Le Jury se retire

Et va délibérer...

(Il sort avec ses deux assesseurs et le procureur.)

SCÈNE III

JULES RENAUD, *entre les deux soldats,*

LE LIEUTENANT LE ROY.

JULES

O Christ, soutenez-moi !

Maman, plutôt mourir, oh oui, mourir pour toi,
Que de trahir ton sang et le nom de mon frère !

LE LIEUTENANT, *s'avançant un peu sur la scène.*

Seigneur, laisserez-vous enlever à sa mère
Cet enfant au cœur bon, loyal et généreux,
En épargnant le traître ?... Oh ! ce serait affreux !...
Non, je veux l'espérer : à l'innocent propice,
Vous passerez, Seigneur, en semant la justice !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, PLUS LES JUGES ET LE PROCUREUR,

(Ils restent debout.)

LE PRÉSIDENT, *d'une voix grave et triste.*

Le Conseil reconnaît, à la majorité,
De l'accusé Renaud la culpabilité,
Et le condamne à mort. Il veut que la sentence
S'exécute à l'instant.

(S'adressant au capitaine procureur.)

Donc, en la circonstance,

C'est vous qui devenez le chef du peloton.

(Designant les 3 soldats.)

Ces hommes suffiront à l'exécution.

JULES, *s'écartant des soldats et se recueillant.*

Maman, je meurs content, pour toi, pour la Patrie,
Ces deux mères à qui j'avais voué ma vie...

(S'approchant du lieutenant Le Roy, et se mettant à ses genoux,)

Prêtre, bénissez-moi...

LE LIEUTENANT-PRÊTRE

(Fait sur Jules un grand signe de croix puis, très ému, le relève et l'embrasse.)

Enfant, vous êtes grand :

N'en veuillez pas à ceux qui, jugeant l'innocent,
Le condamnent à mort.

JULES

Je pardonne !

(Un temps.)

Mais, Père,

Vous direz, n'est-ce pas, pour consoler ma mère,
Que je suis mort joyeux pour sauver notre honneur :
Oh ! que cette pensée apaise sa douleur !...

(Il quitte le lieutenant et se dirige vers le mur pendant qu'en face, le peloton se prépare et que les officiers se disposent à sortir.)

LE LIEUTENANT LE ROY

s'avançant sur la scène, les yeux au ciel.

Dieu juste et tout-puissant, Dieu bon du tabernacle,
Vous ne savez donc plus opérer le miracle
Pour sauver l'innocent ?

LE CAPITAINE DU PELOTON, *levant son épée.*

En joue !

(Les soldats mettent en joue.)

(A ce moment, bruit de pas dans les coulisses : un homme hagard se précipite sur la scène, devine ce qui se passe et se jette entre les fusils et le condamné.)

SCÈNE V

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *essoufflé.*

Au nom du Ciel,

Soldats ne tirez pas, car le seul criminel,
C'est moi !

JULES

Guillaume !

LE LIEUTENANT LE ROY

O Christ, merci !

*(Stupeur générale. Les officiers qui sortaient,
rentrent en scène.)*

LE COLONEL

Que veut-il dire ?

Quel est cet homme ?

GUILLAUME, s'avançant près du colonel.

Il est (vous pouvez le maudire)

Le misérable auteur de cette trahison.

Bien plus, après avoir déshonoré son nom,
Il allait sans pitié laisser mourir son frère
Et déchirer le cœur d'une admirable mère.

JULES

Tais-toi !

GUILLAUME, fait un signe de dénégation et continue.

Je dirai tout.

(Désignant Jules.)

Je suis son frère aîné,

Je chéris tous les miens; par malheur, je suis né
Avec un cœur jaloux. Quand ma sœur Gabrielle
Ou ma mère semblaient pour une bagatelle
Favoriser mon frère et me donner les torts,
Je devenais rageur; étouffant mes remords,
En ce moment, je crois, pris d'une folle haine
Pour notre Benjamin, je l'eusse, hélas ! sans peine
Blessé, tué peut-être. Or, un jour que ma sœur
M'avait, sans le vouloir, montré quelque froideur,
Témoignant à mon frère encor plus de tendresse,
Je voulus me venger; et, comme pris d'ivresse,
Je devins fou de haine. Il s'était fait soldat :
En faveur des Prussiens, je devins renégat.
Voulant le perdre, un soir qu'il était sentinelle,
Je pus, avec un mot de ma sœur Gabrielle,
Le distraire un instant. Oh ! souvenir fatal !
Pendant que, respirant l'air du pays natal,

Mon frère, avec bonheur, dévorait cette lettre,
 Des soudards allemands prévenus par un traître
 S'emparèrent de lui. Ce traître, c'était moi.
 Jugez de la stupeur, du douloureux émoi
 De mon frère enchaîné quand il vit l'infamie,
 Quand le chef allemand, le cœur plein d'ironie
 Et de sanglant mépris, me jeta quelque argent,
 Accompagnant ce don d'un propos outrageant...
 Ce geste, mais surtout la douleur de mon frère,
 Ont déchiré mon cœur d'un remords salutaire :
 Je voulais de mon frère obtenir le pardon ;
 Mais ils l'avaient traîné bien loin, me disait-on,
 Dans leur pays maudit. Ce matin, l'âme en peine,
 J'errais aux alentours : j'appris d'un capitaine
 Le triste jugement, le nom de l'accusé,
 Et voici que j'accours haletant, épuisé,
 Mais arrivant à temps pour éviter un crime,
 Et donner à la mort une juste victime.

(S'avançant pour prendre la place de son frère.)

A moi le châtement !...

(S'adressant au colonel et désignant son frère.)

Mais lui, mon Colonel,

Ce modèle achevé de l'amour fraternel,
 Il mérite l'amour, le bonheur et la gloire !...

JULES, à son frère.

Pas de bonheur sans toi.

LE COLONEL, profondément ému, s'avance vers Jules,
 lui prend doucement le bras et l'amène sur l'avant-scène.

(A part.)

C'est à ne pas y croire !

(A Jules.)

Alors, mon cher enfant, vous étiez innocent
 Et vous nous exposiez à verser votre sang ?

JULES

Colonel, pour ma mère et pour notre Patrie,
 Oh oui, j'aurais donné joyeusement ma vie :
 Pour les êtres aimés il est doux de souffrir,
 Et s'il le faut, pour eux, on doit savoir mourir !

LE COLONEL

Par bonheur, Dieu n'a pas permis cette injustice.
 Mais ayant consenti, joyeux, au sacrifice,
 Vous en avez acquis le mérite réel.
 Héroïque martyr de l'amour maternel,
 Vous donniez votre sang pour cette noble mère
 Que nous nommons la France et dont — erreur amère ! —
 Nous vous avons jugé mauvais fils et félon...

JULES

C'est oublié !

LE COLONEL

Merci de ce loyal pardon,
 Mais il ne suffit pas à ma reconnaissance :
(Détachant sa croix de guerre et l'embrassant.)
 Voilà ce qu'il vous faut...

LE LIEUTENANT LE ROY

Bravo !

TOUS

Vive la France !
(Un temps.)

LE COLONEL, *se tournant vers Guillaume
 qui attend sa sentence.*

Quant à vous, mon ami...

GUILLAUME, *l'interrompant.*

Je suis prêt à mourir;
 Et je meurs bienheureux puisque je puis offrir
 A la France un soldat, un enfant à sa mère.

JULES, *se jetant à genoux devant le colonel.*

Pour elle, Colonel... Pardonnez à mon frère !
 Vous n'obligerez point, je le jure, un ingrat !

LE COLONEL, *se tournant vers Guillaume.*

Si l'on vous pardonnait, seriez-vous un soldat
 Sans peur et sans reproche, un fils noble et fidèle,
 Un Français, en un mot dont la part la plus belle
 Est de verser son sang pour l'honneur du drapeau ?

GUILLAUME

Si l'on me pardonnait, mon sort serait trop beau...
 Mais Français, je le jure, en rentrant à la vie,
 Mon âme appartiendrait entière à la Patrie.
 Le poste le plus dur et le plus périlleux
 Me serait le plus doux, car je serais heureux
 De laver dans mon sang et par là, dans la gloire,
 Le crime qui devait entacher ma mémoire.

LE COLONEL, *se tournant vers les officiers.*

Qui parmi vous, Messieurs, pardonne au repentir ?

Tous, *levant la main.*

Nous pardonnons !

LE COLONEL, *à Guillaume.*

Ainsi, grâce au frère martyr,
 Vous voilà pardonné. De cette heure navrante,
 Sortez, mon cher ami, l'âme fière et vaillante;
 Sachez aimer : l'amour est le bien le plus beau,
 Mais l'égoïsme, hélas ! n'est qu'un hideux fléau.
 Pour aimer, il faut être et noble et magnanime
 Et savoir s'élever parfois jusqu'au sublime;
 Car aimer ce n'est pas satisfaire son cœur :
 C'est avant tout chercher des autres le bonheur !
 Aimez ainsi toujours. Aimez votre Patrie,
 Etant prêt, s'il le faut, à donner votre vie;
 Aimez votre famille; avant votre plaisir
 Faites passer toujours son honneur, son désir...
 Ainsi vous serez grand : on se grandit soi-même
 Quand on se fait petit pour hausser ceux qu'on aime !

GUILLAUME

Oh oui ! mon Colonel, ainsi je veux aimer
 Ma Patrie et ma mère, et je l'ose affirmer,
 Pour elles, si je fus un égoïste enfant,
 Je serai désormais le fils le plus aimant !

*(Le Colonel le serre dans ses bras; puis, à son tour,
 Jules s'approche de lui, lui passe le bras sur
 l'épaule et l'amène sur l'avant-scène.)*

JULES

Bravo, frère chéri ! Maintenant, nos deux mères
 N'auront plus à verser de larmes trop amères
 Sur leurs fils retrouvés. Jurons-le devant Dieu,
 Pour qu'Il garde à jamais notre sincère aveu :
 Pour nos Mères toujours, tant qu'en notre poitrine
 Un souffle restera, par la grâce divine,
 Fiers et sans peur, soyons bienheureux de souffrir,
 Pour Elles, s'il le faut, toujours prêts à mourir !

RIDEAU

o o o

APOTHEOSE

Même décor. — En 1^{re} scène, tous les soldats et officiers français couchés en bivouac dans une demi-obscurité. Jules Renaud se trouve à droite, le plus rapproché des spectateurs. Au début, pendant le sommeil, le piano joue en sourdine un « rêve » ou une berceuse. Au bout de quelques minutes, le fond disparaît laissant voir, auréolée de lumière, la France victorieuse, entourée de l'Alsace, de la Lorraine et des 2 anges de la Paix et de la Victoire. Les soldats dorment toujours : Lentement et posément, la France descend du groupe, accompagnée des 2 anges; elle s'avance vers Jules Renaud, dépose sur son front une couronne de lauriers que lui donne l'ange de la Victoire et épingle sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur que lui présente l'ange de la Paix. La France et les anges regagnent leur place. A ce moment, Jules se réveille lentement comme dans un rêve, touche son front, voit sa croix, puis l'apparition.

La France alors lui envoie un baiser et s'assied. Les Français se réveillent et, avec Jules, se tiennent à genoux, pendant que le chœur exécute un Chant de la Victoire.

RIDEAU



Table des Matières.

o o o

	Pages
Dédicace	5
Le choix d'une émeraude	7
L'Émeraude ensanglantée	11
Pour le Sacré-Cœur, debout!.....	12
L'Armistice	14
La prise de Jérusalem	16
Mon Drapeau	17
Deux anges, deux lis	19
Noces d'argent	20
Souvenir de mariage	22
Vingt-cinq ans de sacerdoce	23
Soir de Toussaint	24
A Jeanne d'Arc	26
A Notre-Dame de la Pointe-à-Pitre	28
Comment saint Nicolas devint patron de Fribourg.....	30
La Mère	36
La Cathédrale	38
Pour ceux qui meurent de faim	39
Une Reine à aimer	41
L'agnelet perdu	43
A sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	46
Les deux mères	49

